

PARIS  
**MATCH**

# Indochine, Algérie

## LA FIN DE L'EMPIRE

**GRANDS TÉMOINS**

**PIERRE SCHOENDOERFFER**

**PHILIPPE LABRO**

**YANN QUEFFÉLEC**

**DOMINIQUE LAPIERRE**

**INTERVIEW**

**JACQUES PERRIN:  
« LE DON DE SOI »**

# REQUIEM POUR L'INDOCHINE

**NOS REPORTERS  
SAUTENT SUR  
DIÊN BIÊN PHU**

# L'ALGÉRIE AU CŒUR

**BIGEARD:  
« MES CENTURIONS »**

## Le drame des appelés

## Les pieds-noirs

**1 MILLION DE DÉRACINÉS**

**LA VALISE  
OU LE CERCUEIL**

*19 mars 1962 :  
les accords d'Évian  
signent la fin de la guerre.  
Pour cette femme et  
ses enfants, l'heure de  
l'exode a sonné.*



M 01066 - 4H - F: 6,95 € - RD



GRANDS REPORTERS - INDOCHINE ET ALGÉRIE  
PARIS MATCH HORS-SÉRIE / COLLECTION « A LA UNE » N° 4  
MARS 2019  
100% RECICLÉ



EXPOSITION  
DU 19 JUIN AU  
4 NOVEMBRE 2019

*La légende  
dorée*

# Bouddha

Musée national  
des arts asiatiques - Guimet  
6, place d'Iéna 75116 Paris

[www.guimet.fr](http://www.guimet.fr)  
#expoBouddha    



**PRÉSIDENT D'HONNEUR**  
Daniel Filipacchi

**DIRECTEUR DE LA RÉDACTION**  
Olivier Royard

**DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION**  
Régis Le Sommer

**DIRECTEUR DE LA PHOTO**  
Guillaume Clavier

**DIRECTEUR DE CRÉATION**  
Michèle Matheux

**RÉDACTEUR EN CHEF**  
Patrick Mahé

**CONSEILLER PHOTO**  
Marc Bricout

**RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE**  
Tania Gaster

**COORDINATION ÉDITORIALE**  
Gwenaelle de Kerros

**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO**  
Antoine Audouard, Vanina Daniel (SR), Céline Genevrey (révision), Pascal Meynard, Mathias Petit (iconographie), Régis Le Sommer, Ghislain de Violet

**ARCHIVES PHOTO**  
Yvo Charu (chef de service)

**DOCUMENTATION**  
Charal Blatter (chef de service)

**FABRICATION**  
Philippe Redon, Nicolas Bouxé

**VENTES**  
Laura Félix-Frère, Tél. : 01 87 15 56 76, Sandrine Pingrazzi, Tél. : 01 87 15 56 78

**IMPRESSION** Roto France Impression, Lognes (77) et Malherbes (45). Achevé d'imprimer en août 2019. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Europe: 100% recyclé, 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasul) au capital de 2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cèdres, 75015 Paris, RCS Paris 854 289 375, Associé : Hachette Filipacchi Presse.

**PRÉSIDENT**  
Arnaud Lagardère

**DIRECTRICE DE LA PUBLICATION**  
Constance Benquet

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire : 0917 C 82071, ISSN 0391-1635.  
Dépôt légal : août 2019 / © Lagardère Media News 2019.

**LAGARDÈRE PUBLICITÉ**  
5-9 rue André Malraux  
92500 Levallois-Perret

**Présidente :** Constance Benquet  
**Directrice générale :** Marie Renou-Couteau  
**Directrice commerciale et diversification :** Fabienne Blot  
Assistante : Aurélie Marnau  
Tél. : 01 87 15 49 20.



# INDO-ALGÉRIE: LES DÉCHIRURES

« SI TU CROIS EN TON DESTIN », s'époumonaient paras et légionnaires en sautant sur Diên Biên Phu au couchant d'une bataille perdue. Que reste-t-il de leurs 20 ans ? Des images jaunies célébrant un sacrifice qui révéla (le mot est du cinéaste Pierre Schoendoerffer) « les grands mystères de l'âme humaine »... Dans la cuvette ceinturée de collines au noms de filles, Eliane, Isabelle, Huguette, Dominique, le sort des armes était scellé. Ils sautaient « pour les copains » sans espoir de retour, ou si peu... « Schoen » (page 40) voit dans ces fins dernières « le sentiment sacré d'un devoir ultime » ; un don de soi que souligne Jacques Perrin, son acteur fétiche ritualisant les deux conflits sans préche : « La 31<sup>e</sup> section » (Indochine), « Le crabe-tambour » (post-Algérie).

**LES MOTS SUBLIMANT L'INDOCHINE NE COLLENT PAS À L'ALGÉRIE.** Pourquoi ? Bérêts rouges et képis blancs se déplaient pourtant dans les Aurès avec la même agilité féline que dans les rizières. La guerre y éclate six mois à peine après la chute de Diên Biên Phu. Mais... Colonie perdue d'Extrême-Orient ici, département d'Afrique du Nord là, le contexte est dissemblable. Comme elles paraissent lointaines les gravures du débarquement en Cochinchine (1858) ! L'« Indo » (diminutif affectueux) est une zone à potentiel économique – et diplomatique face à la Chine de Mao. De Hanoï à Saïgon, des montagnes du nord au Delta, une vie langoureuse berce le quotidien des communautés. La « nuit indochinoise » louée par Jean Hougron y souligne un exotisme raffiné, non sans fantasmes. Le « mal jaune » ? Un art de vivre.

**L'ALGÉRIE EST UNE COLONIE DE PEUPEMENT.** Depuis sa conquête par les armes, en 1830, la chaîne des générations y installa un million d'Européens, dits « pieds-noirs ». Un bras de mer la sépare de la Provence. Alger la blanche sourit à la Côte d'Azur ; Oran, « l'espagnole », à la Catalogne... Quand le conflit éclate à la « Toussaint rouge » (attentat du FLN – Front de libération nationale) le 1<sup>er</sup> novembre 1954, l'armée de métier fait son boulot, mais...

**1300 000 APPELÉS ET « RAPPELÉS » SOUS LES DRAPEAUX.** Guy Mollet, président du Conseil, bat le rappel en 1956. En six mois, les effectifs militaires sont doublés. En métropole, toutes les familles sont confrontées au départ du contingent. On est loin du corps expéditionnaire composé d'engagés volontaires en Indochine. Dès lors, tout s'embrase et s'emmêle : exactions et terrorisme, exécutions, répression, engrenage de la torture, disqualifiant une frange de militaires dévoyés (pages 74-75). La mort enfin pour 30 000 soldats ; combien de « rebelles » ? L'Algérie se consume. Paris grille dans une sorte d'impasse politique.

**DE GAULLE ENTRE DEUX SERMENTS.** Le 13 mai 1958 ramène le héros de la France libre au pouvoir. Ses mots enflammés. « Je vous ai compris » depuis le Forum d'Alger, « Vive l'Algérie française ! », confortent la foi des pieds-noirs en l'avenir. Son revirement change le ton... Barricades, putsch, « soldats perdus » de l'OAS (Organisation armée secrète) ! Alors sonne le glas : en juillet 1962, l'indépendance sera actée. La déchirure. Un million d'Européens, accusés à désespoir – « la valise ou le cercueil » –, s'arrachent à leur terre natale. « Rapatriés », dit-on, mais surtout... déracinés.

**« LA FIN DES EMPIRES » EST AUSSI UN HOMMAGE AU GRAND REPORTAGE.**

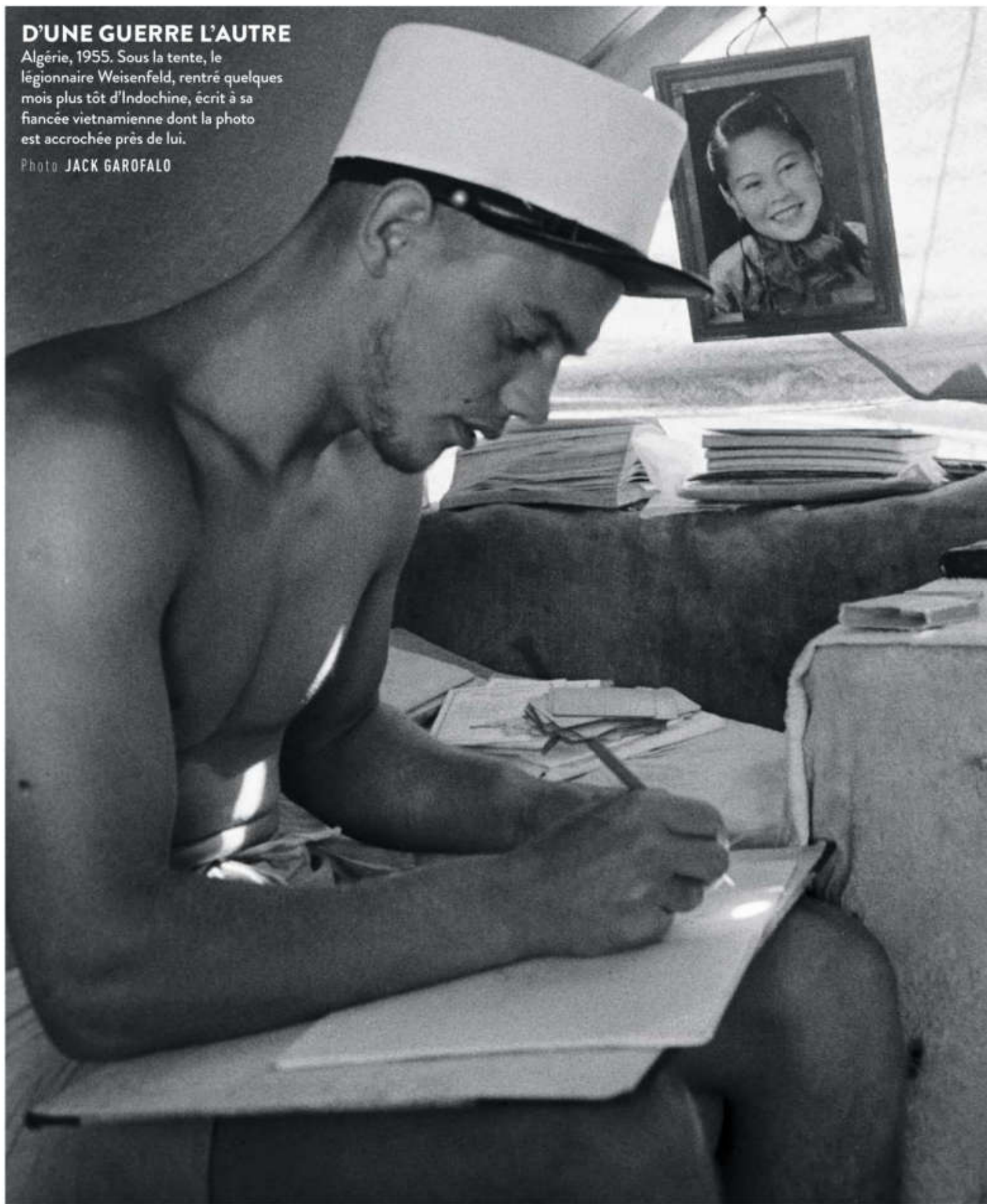
Sur tous les fronts, nos envoyés spéciaux – nombreux – étaient « en première ligne » ; leurs photos en témoignent. Comme Capa, icône et pionnier du photoreportage, tombé... en Indo ! ■

**CRÉDITS PHOTOS** P.4 et 5 : J. Garofalo, P.6 et 7 : W. Rizzo, P.8 et 9 : DR, R. Vital, M. Descamps, W. Rizzo, P.10 et 11 : B. Gysenbergh, DR, F. Kriss, R. Benoit/Roger-Viollet, Rue des Archives, R. Vital, Keystone, P.12 à 15 : W. Rizzo, P.16 et 17 : R. Vital, Keystone, P.18 et 19 : Sipa, W. Rizzo, R. Vital, P.20 et 21 : J. Peraud/J. de Piber, DR, R. Vital, ECRAD, P.22 et 23 : Keystone, P.24 et 25 : W. Rizzo, P.26 et 27 : DR, P.28 et 29 : D. Camus/ECRAD, P.30 et 31 : M. Descamps, P.32 et 33 : Ulfstein Bård/Getty Images, D. Camus/ECRAD, DR, P.34 et 35 : DR, P.36 et 37 : M. Descamps, DR, P.38 et 39 : R. Vital, DR, P.40 et 41 : B. Gysenbergh, Sigma/Corbis, P.43 : C. Assolay, P.44 et 45 : W. Rizzo, E. Bouvier/Gamma-Rapho, P.46 et 47 : W. Rizzo, P.48 et 49 : M. Jernoux, R. Vital, P.50 et 51 : W. Rizzo, J. Garofalo, P.52 et 53 : F. Pages, J. Garofalo, P.54 et 55 : C. Courrière, P.56 et 57 : F. Pages, P.58 et 59 : M. Descamps, F. Pages, P.60 et 61 : F. Pages, M. Descamps, P.62 et 63 : F. Pages, P.64 et 65 : DR, P.66 et 67 : G. Vindler-Linder, P.68 et 69 : F. Pages, R. Vital, P.70 et 71 : D. Camus, M. Filament/ECRAD, J.C. Deutsch, P.72 et 73 : C. Courrière, D. Camus, P.74 et 75 : D. Camus, DR, M. Garanger/Corbis, J. Garofalo, P.76 et 77 : D. Camus, JP Charbonnier/BNF/Gamma-Rapho, P.78 et 79 : M. Zaleski, F. Grignon, P.80 et 81 : J.P. Bét, P.82 et 83 : D. Camus, R. Vital, G. Melet, P.84 et 85 : Diamant-Berger, C. Courrière, G. Gony, Gamma-Rapho, G. Menager, J. Trépayre, P.86 et 87 : M. Jernoux, P.88 et 89 : J. Garofalo, P.90 à 93 : M. Jernoux, P.94 et 95 : M. Jernoux, F. Grignon, P.96 et 97 : V. Capran, P.98, A. de Minter/Sipa, H. Tulk, B. Gysenbergh, P.97 : DR.

## D'UNE GUERRE L'AUTRE

Algérie, 1955. Sous la tente, le légionnaire Weisenfeld, rentré quelques mois plus tôt d'Indochine, écrit à sa fiancée vietnamienne dont la photo est accrochée près de lui.

Photo JACK GAROFALO





|  |    |
|--|----|
| <b>1 / INDOCHINE : IL ÉTAIT UNE FOIS...</b>  | 6  |
| Quand Paris Match retrouve l'amant de Marguerite Duras<br>PAR PATRICK MAHÉ   | 10 |
| <b>AVOIR 20 ANS DANS LES RIZIÈRES</b>  | 12 |
| Croix de guerre à notre envoyé spécial, fauché à Na San<br>PAR JEAN ROY  | 20 |
| <b>LE COURAGE DES FEMMES SOLDATS</b>   | 22 |
| L'ange de Diên Biên Phu touche l'Amérique au cœur<br>PAR GENEVIÈVE DE GALARD   | 27 |
| <b>DIÊN BIÊN PHU : SANS ESPOIR DE RETOUR</b>   | 28 |
| Dernier baroud, ultime rizière... Ainsi tomba Capa<br>PAR PATRICK MAHÉ   | 37 |
| Pierre Schoendoerffer : Symphonie pour une défaite<br>UN ENTRETIEN AVEC ANTOINE AUDOUARD   | 40 |
| <b>BIGEARD : LE RETOUR ET LES LARMES</b>   | 44 |
| <b>2 / L'ALGÉRIE AU CŒUR</b>   | 46 |
| <b>L'EMBRASEMENT</b>   | 52 |
| <b>« AVOIR 20 ANS DANS LES AURÈS »</b>   | 56 |
| Des feux mal éteints...<br>PAR PHILIPPE LABRO  | 63 |
| Jacques Perrin : « En Indochine, les volontaires s'engageaient<br>pour un idéal. Ce n'était pas le cas en Algérie »<br>UN ENTRETIEN AVEC RÉGIS LE SOMMIER    | 64 |
| <b>LA SALE GUERRE</b>  | 66 |
| Le temps des centurions<br>PAR MARCEL BIGEARD  | 71 |
| L'engrenage de la torture<br>« On va te réveiller, t'inquiète pas. » Et le témoin tomba. Pour de bon<br>PAR YANN QUEFFÉLEC                                   | 76 |
| <b>DE GAULLE ENTRE DEUX SERMENTS</b>   | 78 |
| Journal de guerre des reporters de Paris Match<br>PAR JEAN DURIEUX, GEORGES MAZOYER, SERGE LENTZ, CHARLES<br>D'ESTAINVILLE, JEAN MEZERETTE, RAYMOND TOURNOUX | 82 |
| <b>LA VALISE OU LE CERCUEIL</b>  | 86 |
| « Mémé, c'est comment la France ? »<br>PAR DOMINIQUE LAPIERRE  | 93 |
| <b>LA MÉMOIRE DE MATCH</b>   | 96 |
| <b>REQUIEM : LES COUVERTURES DE MATCH</b>  | 98 |

**OFFREZ-VOUS  
LES NUMÉROS  
COLLECTOR DE  
PARIS MATCH  
D'HIER ET  
D'AUJOURD'HUI**

**Pour commander  
des anciens numéros  
ou prendre contact avec  
notre service lecteurs**

Paris Match - service lecteurs  
/ Bureau SP804 / 3, avenue  
André Malraux / 92300  
Levallois-Perret - France

(33) 1 87 15 54 88

flongeville@lagarderepress.com

**POUR COMMANDER NOS PRÉCÉDENTS HORS-SÉRIES :  
WWW.ABONNEMENT.PARISMATCH.COM**





LA FIN DE L'EMPIRE

# INDOCHINE IL ÉTAIT UNE FOIS...

Pour la France, l'Indochine n'est pas une colonie de peuplement, mais une zone à potentiel économique. On la surnomme la perle de l'Empire. En 1945, tout bascule. Au seuil de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest, Hô Chi Minh, militant communiste, défie l'empereur Bao Dai et lance le Viêt-minh, une armée révolutionnaire vers l'indépendance. Dès 1949, la Chine de Mao l'arme. L'URSS le soutient. Paris mobilise un corps expéditionnaire, des soldats de métiers et d'élite. La guerre d'usure durera jusqu'au 7 mai 1954, date de la chute de Diên Biên Phu, bataille héroïque et cruelle de cinquante-cinq jours. Côté français, on y dénombre 3 000 morts et 10 000 captifs « à l'agonie ». Les accords de paix, à Genève, scellent l'héritage de l'Indochine française.



## HANOÏ AVANT L'ORAGE: CYCLO-POUSSE ET KÉPI BLANC

*Paradoxe : en 1952, la capitale du Vietnam vit en paix grâce à sa garnison franco-vietnamienne et à ses permissionnaires. Hanoi ignore en effet les attentats à la grenade de Saïgon. Cette ville de 300 000 habitants se protège : couvre-feu, patrouilles de nuit et ratissage systématique des suspects*

PHOTO WILLY RIZZO



*Avec ses airs de Notre-Dame, la cathédrale Saint-Joseph construite en 1886, est la plus ancienne église construite à Hanoi et au Vietnam.*

L'Algérie a créé le mythe du «centurion» (le parachutiste à tenue léopard et casquette Bigeard). L'Indochine a laissé une blessure affective mal cicatrisée: le «mal jaune». Les deux expressions sont de Jean Lartéguy, journaliste écrivain à succès qui couvrit les deux guerres. Le «mal jaune», contagieux chez les anciens d'Indochine, révèle une mélancolie plus ou moins comparable à la «nostalgérie» des rapatriés, si meurtris, d'Afrique du Nord. Même Marguerite Duras, dans «L'amant», souligna, non sans le critiquer, un certain art de vivre qui coulait au sein de l'ancienne «Union française»; du Laos à la Cochinchine, du Cambodge au Tonkin. De nombreuses plumes ont brossé le souvenir de la «nuit indochinoise», expression empruntée à la fresque de Jean Hougron. Loin des conflits armés, des engagements violents, des 400 kilomètres de tunnels creusés par le Viêt-minh dans les collines de Diên Biên Phu, une certaine langueur rythmait la vie des colons d'Extrême-Orient. Assez pour succomber au charme des «con gais» (les jeunes filles) autour du lac de Hanoi. Les plus aguerris plongeaient dans les bas-fonds de Cholon, à Saigon, aimantés par le ballet des «Taxi girls» (100 piastres pour une heure de danse et de tête-à-tête). Jacques Chancel, l'homme des futures grandes télés y croisait Bert «Pirate» Lazaroo, copain de virée. Lucien Bodard ou Graham Greene (qui couvrit l'Indo pour Match) ne résistaient guère à une pipe d'opium ou à une partie de mah-jong, dans les volutes et le martèlement des dominos. Leur port d'attache s'appelait le Grand Monde dissimulé derrière ses murs jaunes, 11 rue des Marins. Ancre de nuit...

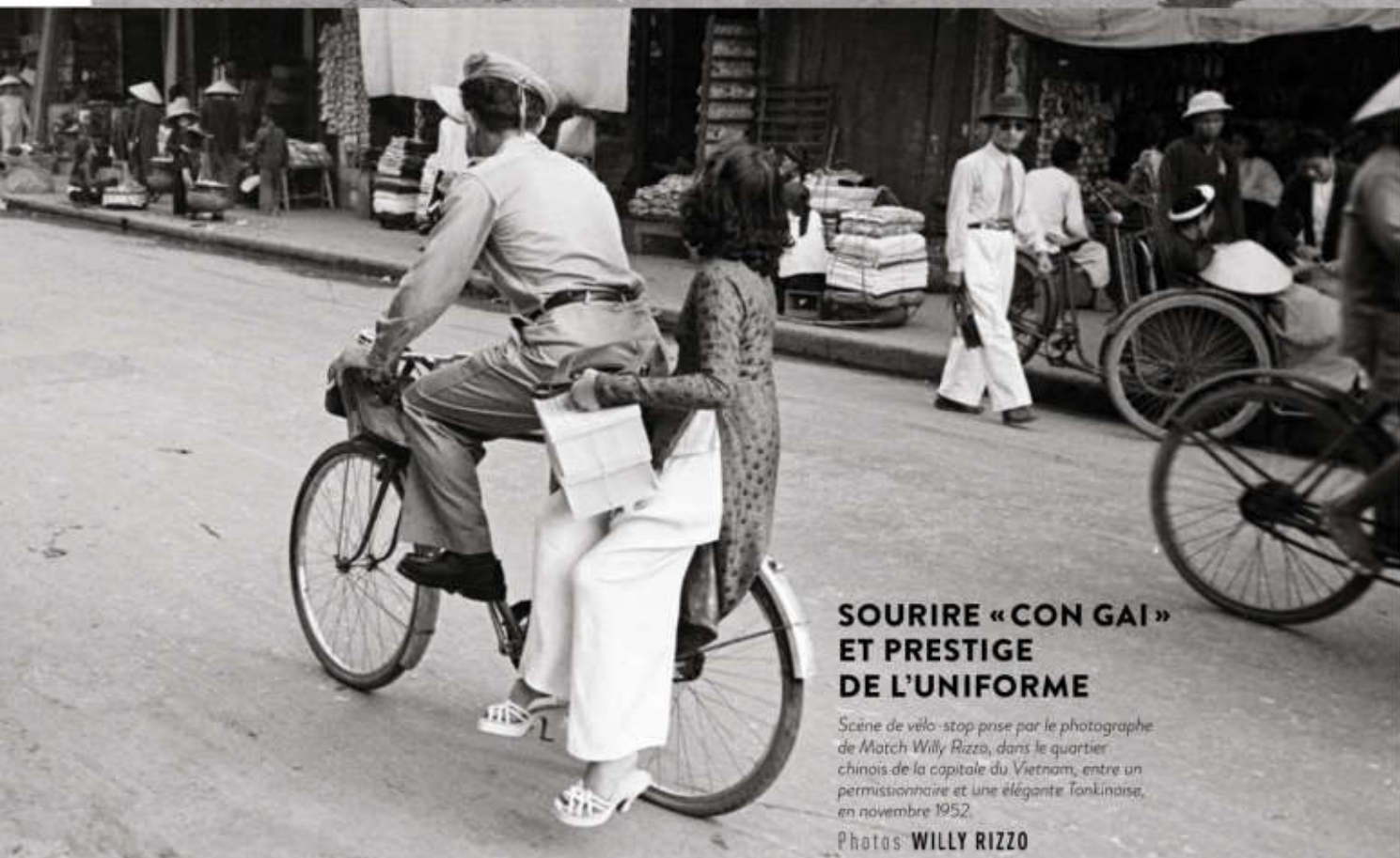


*Au Vietnam, les fumeries d'opium ont pignon sur rue. Jusqu'en 1950, l'opium est soumis au régime français de monopole public, et finance ainsi jusqu'à la moitié du budget de la colonie.*



*Malgré son isolement, le couvre-feu et le bruit des canons qu'on entend tous les jours, le casino de Hanoi tourne à plein régime... jusqu'aux derniers jours de la présence française.*





**SOUIRE « CON GAI »  
ET PRESTIGE  
DE L'UNIFORME**

*Scène de vélo-stop prise par le photographe de Match Willy Rizzo, dans le quartier chinois de la capitale du Vietnam, entre un permissionnaire et une élégante Tonkinoise, en novembre 1952.*

Photos: **WILLY RIZZO**

# Quand Paris Match retrouve l'amant de Marguerite Duras

Par **PATRICK MAHÉ**



Dans « Un barrage contre le Pacifique », roman qui la révéla en 1950, Marguerite Duras plongeait déjà à la

source de son inspiration : l'Indochine coloniale de son enfance. Mais son plus grand succès, prix Goncourt en 1984, est sans conteste « L'amant », autofiction célébrant l'éveil amoureux et sensuel d'une très jeune fille dans les bras de son amant chinois. Pour les éditions de Minuit, au caractère intellectuel avéré, c'est un véritable jackpot commercial. Le livre se vend à 2 millions d'exemplaires et est traduit en vingt langues. Mais l'auteure, née à Gia Dinh près de Saïgon, en 1914, n'était pas au bout de ses surprises. Huit ans plus tard, le cinéaste Jean-Jacques Annaud s'emparait de sa romance indo-chinoise pour faire de son histoire intimiste une fresque au souffle épique. Paris Match possédait toutes les photos de ce tournage. C'est alors que Jean Cau, plume de Match, posa la question cocasse en conférence de rédaction : « Mais qui donc effleura la Marguerite ? »

Roger Théron, directeur de Paris Match, ayant relevé cette boutade comme une cendre au bout d'un fume-cigarette, continua de feuilleter le dossier photo, sans lever la tête. « Au fait, dit-il, la photo de l'amant, elle est où ? Je parle de l'amant véritable, celui qui a inspiré Duras, pas de celle de l'acteur... »

Léger flottement dans l'assistance et comme un imperceptible sentiment de culpabilité générale... Autour de la table, chacun semblait jusque-là satisfait du sujet consacré au film-événement qui sera à l'affiche quelques jours plus tard, le 22 janvier 1992. L'interview de Jean-Jacques Annaud est déjà en boîte ; la photo des comédiens – Jane March, splendide jeune actrice anglaise, joue Duras et la star hongkongaise Tony Leung interprète l'amant – est prévue en ouverture. « Oui, très bien, reprend Théron, toujours tête baissée, sur le dossier... Mais l'amant ? Le vrai ? Que sait-on de lui ? »

Coup de chance : notre photographe Benoit Gysembergh est en reportage... au Vietnam ! Foin de décalage horaire, il est tiré du lit à trois heures du matin. À l'heure du café de campagne, le voici à bord d'une voiture de location descendant vers le sud, en direction du Mékong.

Une jolie interprète, fille d'un légionnaire français, se montre rassurante. Remonter la piste de

série de photos jaunies du galant supposé... sur la foi des villageois. Ces clichés montrent une sorte de playboy souriant, portant beau, dans le style des années d'avant-guerre. On le suit, flânant sur les grands boulevards, en élégante décontraction, lors d'un séjour ancien à Paris.

Mais aujourd'hui, qu'est-il advenu de lui ? D'un village à l'autre, notre journaliste fait provision d'affirmations contradictoires. Restent ces photos et des dires approximatifs. Reste sa confiance en la belle interprète...

Enfin, par un de ces petits secrets dont le grand reportage est friand, les images de l'homme, un certain Huynh Thuy Lê, se retrouvent à Match. Coup de champagne général pour un scoop réussi.

À minuit cependant, en plein bouclage du numéro, Roger Théron, saisi par le doute, appelle Gysembergh à Saïgon : « Tu es certain que c'est bien l'amant ? » Personne n'est alors sûr de rien. Chacun redoute de se mettre à dos la « caste » des intellectuels de Saint-Germain-des-Près. Pas question,



Son nom était Huynh Thuy Lê, mais le monde entier le connaît sous le nom de l'« amant ».



À Sa Dec, petite ville du delta du Mékong, la demeure où vivait la riche famille de l'« amant », au 225 A, rue Nguyen-Hue.

l'amant en question, un Sino-Vietnamien passé à la postérité par la grâce de la littérature, se révèle moins difficile qu'imaginé, tant sa légende court la chronique des villages qui bordent le delta, autour de Sa Dec.

Marguerite Duras avait 15 ans quand elle partagea des rendez-vous secrets avec cet homme, son aîné de 20 ans, capable de l'entraîner dans les hôtels un peu borgnes de Saïgon...

De cette expédition au cœur des méandres luxuriants du fleuve, Benoit rapporte rapidement une

de tomber dans le sensationnalisme gratuit. Or Benoit Gysembergh est formel. Il répète qu'il a visité plusieurs villages du delta, questionné des mandarins de campagne et que la traductrice est sûre de ses dires : « Une fille de légionnaire, ça ne ment pas, Roger », assène-t-il. La carte de l'envoyé spécial devient décisive : on publie. Et Match offre une pleine page à l'amant présumé...

Mais qu'en dira Marguerite Duras ? Comme prévu, elle se dresse contre le film de Jean-Jacques Annaud. Veut qu'on retire son nom de l'affiche. Sa détermi-



## DELON : PREMIÈRES ARMES

Engagé volontaire à 17 ans, parce qu'il voulait voir du pays, Alain Delon fut envoyé en Indochine. Matelot de 1<sup>re</sup> classe, il est alors affecté à la compagnie de protection de l'arsenal de Saïgon. Un jour de garde, il abandonne son poste, emprunte une Jeep et fait un tour en ville. L'affaire lui a valu quarante-cinq jours de cellule.

nation à dénoncer la réalisation est telle qu'elle accepte de donner une poignée d'interviews, notamment pour la télévision. Une équipe de cadavres la suit pas à pas, guettant sa plus cinglante réplique.

En plein direct, elle s'exclame soudain : « Ce film est nul. Les acteurs sont moches. Vous voulez savoir à quoi ressemblait mon amant ? Le vrai ? » Et là voilà, joignant le geste à la parole, qui sort Paris Match de son sac et brandit la pleine page face à la caméra : « Eh bien, voilà à quoi il ressemblait, mon amant ! » ■



## FACE À HÔ CHI MINH, LECLERC JOUE LA CARTE DE L'ETAT LIBRE DANS L'UNION

Le 26 mars 1946, le général Leclerc, commandant le corps expéditionnaire, rencontre Hô Chi Minh, chef du Viêt-minh communiste. Une première entrevue qui se déroule sous les meilleurs auspices, Leclerc, tout comme le général de Gaulle, étant favorable à une résolution politique de la crise qui secoue la colonie française.

Les militaires français découvrent sur un soldat un drapeau arborant la faucille et le marteau, en 1953. En pleine guerre froide, l'Union soviétique et la Chine soutiennent le Viêt-minh au Vietnam.



La guerre d'Indochine se termine par la signature des accords de Genève. Le 9 octobre 1954, les soldats de l'Armée populaire du général Vo Nguyễn Giap entrent dans Hanoi.

En 1950, la contre-offensive menée par le général de Latre de Tassigny dans le delta du fleuve Rouge rétablit la situation à son avantage. Ici, les légionnaires du 3<sup>e</sup> régiment étranger de la Légion interrogent des prisonniers vietnams. Deux ans plus tard, de Latre meurt d'un cancer.



# AVOIR 20 ANS DANS LES RIZIÈRES

Parachutistes et légionnaires, parfois sous la double appellation – bataillon étranger parachutiste –, forment le fer de lance des troupes de métier engagées en Indochine. Ils ont 20 ans. Pour bon nombre d'entre eux, à Cao Bang, à Lang Son sur la RC 4 (route coloniale 4), bien avant Diên Biên Phu, le chemin des rizières sera jalonné de croix blanches, dix ans durant... Auprès d'eux, les tabors marocains et algériens, les Africains, les Indiens des comptoirs et, bien sûr, les marsouins (l'infanterie de marine).



## PARAS ET LÉGIONNAIRES AU BIVOUAC

*Les « Bigaird Boys » du 6<sup>e</sup> bataillon des parachutistes aéroportés (BPA) profitent d'une pause avant de sauter sur Tu Lê, le 16 octobre 1952, ad les 665 soldats français résisteront aux 10 000 bodoi (soldats) du général Giap, jusqu'au 23 octobre 1952.*

Photo WILLY RIZZO





**« SI TU CROIS EN TON DESTIN »,  
CHANT DE MARCHÉ ET DE REQUIEM...**

*C'est en chantant que les soldats du général de Linares survolent les batteries de DCA vietnamiennes en ce mois de novembre 1952, avant d'atterrir sur l'aérodrome de Na San. L'avion qui les emmène est un Bristol réquisitionné dont l'avant s'ouvre entièrement par une double porte : il servait normalement à transporter les récoltes de caoutchouc ! Chaque jour, 70 appareils en provenance de Hanoi atterrissent sur cet aérodrome pour ravitailler les troupes franco-vietnamiennes. Un mois plus tard, en décembre, les Français écrasent le Viêt-minh. Une victoire en trompe l'œil : un an plus tard, l'état-major voulut refaire le coup de Na San. Et ce fut le désastre de Dien Bien Phu.*

Photo **WILLY RIZZO**



*Parachutiste, en uniforme de combat. Il saute lorsqu'un poste encerclé réclame du secours.*

*Légionnaire. Combattant de choc, il assure la garde des frontières et des escortes.*

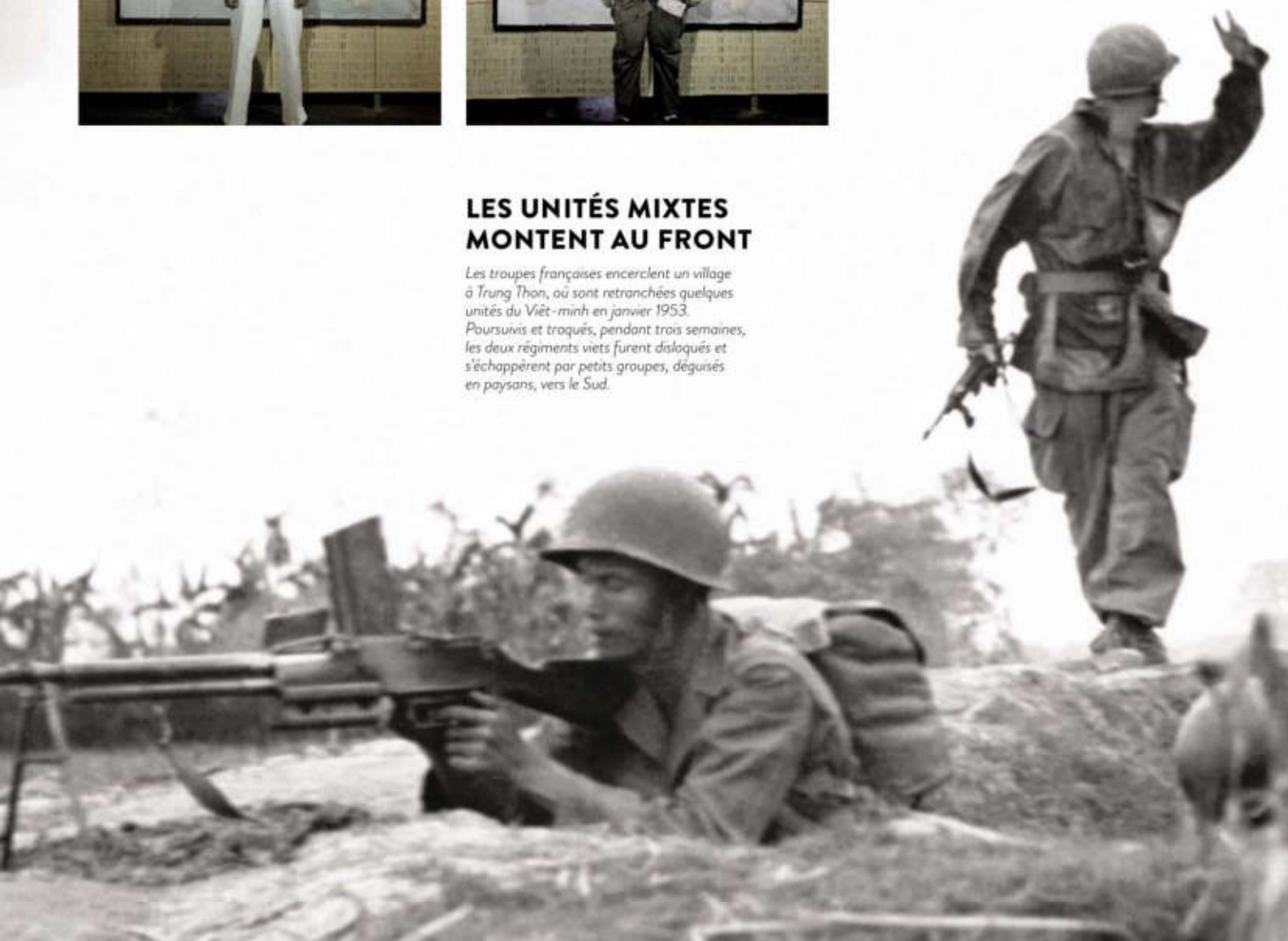
*Marin, en uniforme. Il poursuit les contrebandiers d'armes et fait la police des rivières.*

*Aviateur, parachute, lunettes de soleil et casque d'écoute. Ses missions: bombardement et ravitaillement par parachutage.*



## LES UNITÉS MIXTES MONTENT AU FRONT

*Les troupes françaises encerclent un village à Trung Thon, où sont retranchées quelques unités du Viêt-minh en janvier 1953. Poursuivis et traqués, pendant trois semaines, les deux régiments viet furent désloqués et s'échappèrent par petits groupes, déguisés en paysans, vers le Sud.*





« Qui ose gagne ». En Indochine, la devise de cette unité parachutiste d'un genre particulier, essentiellement composée de Hmong, de Thaï, de Nung ou de Laotiens, minorités ethniques hostiles au mouvement viêt-minh, a tout d'une feuille de route pour l'impossible ! Malgré un parrain des plus prestigieux, puisque c'est le général Jean de Lattre de Tassigny, alors haut-commissaire et commandant en chef de l'armée française en Indochine, qui en a signé le 17 avril 1951 l'acte de naissance, le Groupement de commandos mixtes aéroportés a très vite été en butte à la hiérarchie militaire, qui voyait d'un mauvais œil ses activités guerrières non orthodoxes. Les techniques de combat utilisées sont les mêmes que celles employées par la résistance française lors de la Seconde Guerre mondiale : guérilla et contre-guérilla derrière les lignes ennemies. Ses patrons, le colonel Grall puis le lieutenant-colonel Trinquier, théoricien de la contre-insurrection, organisent de redoutables maquis anti-Viêt-minh. Paradoxe : au moment où l'armée française perd la guerre dans un combat classique, les maquis autochtones mènent avec efficacité une contre-guérilla dans les régions montagneuses.



*Sur une colline rocheuse, aux abords de Tien Yen, dans le nord-est du Vietnam, trois légionnaires, torse nu, observent la plaine avec des jumelles depuis un poste de surveillance du 3<sup>e</sup> régiment étranger.*



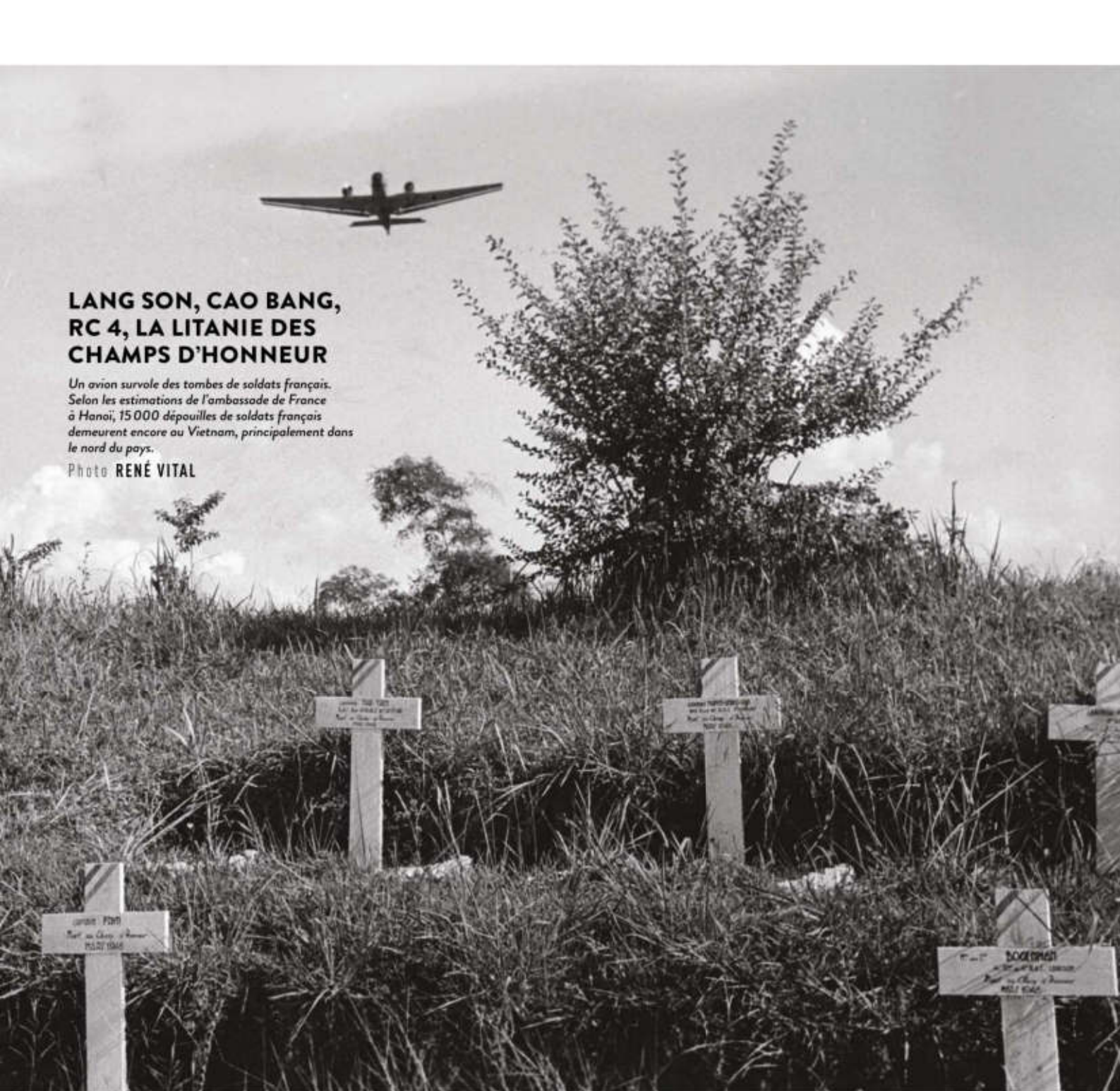


*Au matin du 20 novembre 1953, six bataillons de parachutistes français s'emparent de la route qui mène à la vallée de Diên Biên Phu, défendue par un détachement de l'armée viet-minh. C'est le coup d'envoi de l'opération Castor, qui doit établir la défense des lieux.*

*Sur un débarcadère du fleuve Rouge, dans le delta du Tonkin, un soldat français blessé à la main et au flanc est évacué vers Hanoï. Lancée le 28 octobre 1952 par le général Salan, l'opération Lorraine doit permettre aux troupes françaises de se replier sur Na San, une base qui peut soutenir un siège.*

Photo **WILLY RIZZO**





## LANG SON, CAO BANG, RC 4, LA LITANIE DES CHAMPS D'HONNEUR

*Un avion survole des tombes de soldats français. Selon les estimations de l'ambassade de France à Hanoï, 15 000 dépouilles de soldats français demeurent encore au Vietnam, principalement dans le nord du pays.*

Photo **RENÉ VITAL**

En novembre 1953, la guerre d'Indochine entre dans sa neuvième année. Les combats sont de plus en plus âpres. Après deux ans d'échecs militaires, le général Giap abandonne son intention de conquérir le delta du Tonkin pour mieux se concentrer sur l'invasion du Laos. Informés de ses intentions, le général Navarre décide de lui barrer la route. Le Français veut rééditer le coup de Na San. C'est la tactique de défense en hérisson: elle consiste à attirer les soldats vietnamiens dans la plaine de Diên Biên Phu et à les épuiser dans un siège coûteux en moyens et en hommes. En deux jours, les soldats français remettent en état la piste d'aviation que les Japonais avaient construite. Sur les collines

surplombant la cuvette, les paras érigent des positions fortifiées qui répondent toutes à des prénoms féminins: Gabrielle, Eliane, Isabelle, Dominique, Françoise, Liliane. Trois ceintures de fil de fer barbelé entourent le camp retranché. Le haut commandement français assure que la place est imprenable sans artillerie. Cependant, dans le plus grand secret, le général Giap fait acheminer la sienne à dos d'homme et va concentrer trois divisions d'infanterie autour de la cuvette avant de déclencher la bataille. Autour de Diên Biên Phu, ce sont près de 100 000 combattants, ravitaillés nuit et jour par 200 000 porteurs, qui attendent le signal de l'assaut. Dans la cuvette, 15 000 soldats français attendent...

# Croix de guerre à notre envoyé spécial, fauché à Na San

Notre photographe, Jacques de Potier, est le neuvième journaliste victime du devoir professionnel en Indochine. Notre reporter vous raconte le combat au cours duquel son camarade fut blessé.

Par JEAN ROY

**L**e 27 décembre 1952, le haut commandement, pour desserrer une fois pour toute l'emprise viet autour de Na San, déclencha une opération parachutiste en arrière des lignes ennemies. Mission : bousculer les Viets et couper leurs voies de ravitaillement à Co Noi sur la RP41. J'ai donc sauté avec les paras de l'avion 28, celui du colonel de Bollardière. Le terrain à l'arrivée était épouvantable, couvert d'herbe à éléphant et plein de trous. Sur 800 paras, 65 ont été blessés en atterrissant, dont 37 gravement. Heureusement les Viets ne nous ont pas accrochés tout de suite. Je m'étais tordu la cheville et je boitais légèrement.

Le colonel Ducourneau, qui avait quitté Na San en colonne trois jours auparavant, fit sa jonction avec nous dans l'après-midi.

Le second soir, nous arrivions en vue du poste brûlé de Co Noi. Nouvelle nuit couché dans l'herbe avec les Viets rôdant autour et un froid de canard à partir de minuit et jusqu'à 8 heures.

Jacques de Potier, photographe de Paris Match, me rejoignit par la première Jeep venant de Na San le lendemain. J'étais très content de le voir car j'étais épuisé et souffrais de ma foulure. Il me conseilla de rentrer me reposer à Na San. Nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain afin de faire l'expédition des photos à notre journal.

Je passe donc la parole à Jean Péraud, reporter photographe de l'armée. C'est d'après son récit que j'écris la suite. Ils voulaient tous deux participer à une opération. Le 30 décembre au matin, ils accompagnèrent la 6<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> BEP en opération de nettoyage et de renseignements.

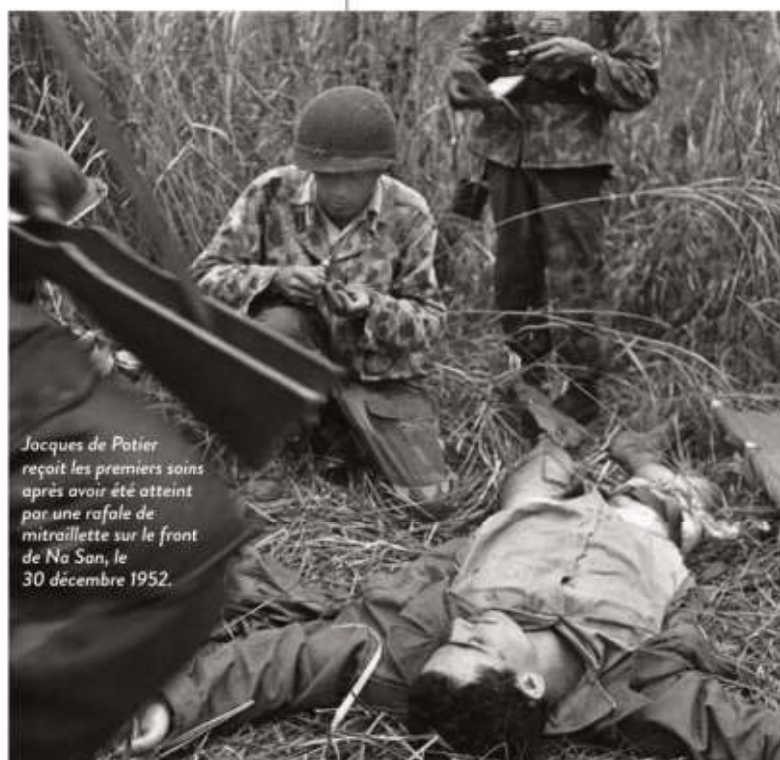
**V**ers midi et demi, alors qu'ils montaient vers un piton, à 4 kilomètres de Co Noi, les éclaireurs signalèrent des « trous de Viets », c'est-à-dire des espèces de petites tranchées individuelles que se creusent les Viets et où ils peuvent disparaître, complètement cachés par un couvercle de branches, au milieu des herbes à éléphant. Les « trous de Viets » sont très souvent

le signe précurseur d'une embuscade. Le lieutenant Raoul Paoli, de la Légion, commandant cette section de reconnaissance, donna l'ordre de continuer la progression en desserrant les colonnes et en marchant pas à pas.

Le terrain était un endroit rêvé pour une embuscade. Il était couvert d'herbe à éléphant de

1 à 1,50 mètre. Les légionnaires avaient les désavantages d'une troupe qui monte : visibilité nulle et aucun soutien possible de l'artillerie.

Jacques de Potier et Jean Péraud étaient en tête, suivant trois légionnaires. Soudain des coups de feu et des grenades partirent de tous les côtés. Suivant leur habitude, les Viets avaient laissé passer



Jacques de Potier reçoit les premiers soins après avoir été atteint par une rafale de mitraillette sur le front de Na San, le 30 décembre 1952.



Visite des amis à l'hôpital de Hanoï : Jean Roy au chevet de Jacques, que le général Salan vient de décorer de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures.

quelques hommes devant eux et avaient attendu qu'ils s'approchent jusqu'à quelques mètres de leurs mitraillettes. La patrouille était donc prise dans un cercle de feux croisés. Potier et Péraud s'aplatirent sur le sol. Les coups de feu et les grenades continuaient. Le lieutenant Paoli se trouvait à quelques mètres d'eux. Après avoir signalé l'embuscade par radio, il commença à ouvrir lui-même le feu à la carabine sur certains Viets qu'il avait repérés dans les arbres. Il en descendit deux et fut atteint par un troisième. Potier et Péraud, rampant dans les herbes, profitèrent d'un trou pour prendre quelques photos.

**S**oudain, devant eux, ils aperçurent trois légionnaires en sang. Deux d'entre eux semblaient encore vivants. Ils décident d'essayer de les traîner à l'abri. Profitant d'une accalmie, ils arrivent près du premier légionnaire. Potier en fait le tour et le soulève par la tête. Pour ce faire il se relève un peu. A ce moment Péraud, dans un buisson à 6 mètres de là, aperçoit des feuilles bouger et le reflet d'un canon. « Couche-toi ! » hurle-t-il, mais trop tard, la rafale est partie. Le légionnaire est tué. Potier prend deux balles dans la cuisse. Péraud aussitôt en rampant tire Potier par un bras et le traîne derrière un petit monticule. Le sang

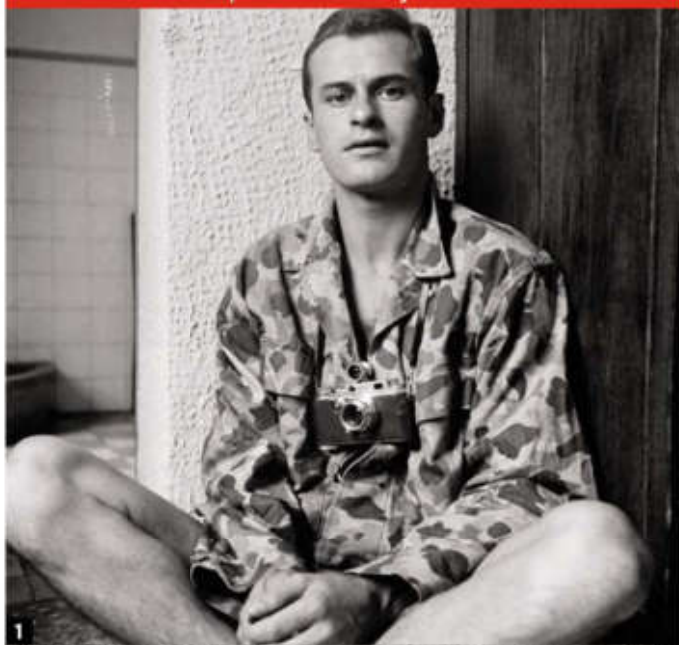
sortait à gros bouillons de sa jambe complètement disloquée. Péraud avec son poignard lui déchire son pantalon et, toujours sous les balles (l'une d'elles lui traverse la manche), fait un garrot sommaire avec sa ceinture et les lambeaux d'une jambe de pantalon. Il s'aperçoit à ce moment que les légionnaires se replient, vraisemblablement pour se reformer au pied du piton et attendre des renforts. Rester là signifiait la mort ou, au mieux, le camp de prisonniers. Traînant, poussant, roulant Potier, il commença sa descente. Pendant toutes ces opérations Jacques avait toute sa conscience et encourageait Péraud tout en s'excusant. Un moment il lui dit même :

« Tire-toi, va, ils vont t'avoir aussi. »

Enfin, après plus d'une demi-heure de bataille contre la jungle et un corps inerte, Péraud fut rejoint par Schoendoerffer, cinéaste de l'armée et, à eux deux, ils réussirent à le descendre jusqu'au pied du piton. Là le docteur, lieutenant Escudier du 2<sup>e</sup> BEP, consolida le garrot. C'est alors que commença le long transport par coolies jusqu'au PC du 2<sup>e</sup> BEP. Puis, de là, en brancard jusqu'au poste de Co Noi. Ensuite un hélicoptère déposa Jacques Potier à Na San, d'où il fut évacué par Dakota sur Hanoi. Grâce à Péraud, Potier était sauvé. ■

## MATCH EN PREMIÈRE LIGNE

1. René Vital en veste kaki de l'armée. En juillet 1954, il publiera à la une du magazine des photos bouleversantes de rescapés français des camps d'internement viêt-minh. 2. Willy Rizzo (à g.) et Philippe de Baleine (à dr.), futur rédacteur en chef, reprennent leur souffle à Phu Tho, en 1952. Ils serviront de modèles à Hergé pour ses reporters Walter Rizotto et Jean-Loup de la Batellerie de « Paris Flash », dans « Les bijoux de la Castafiore ». 3. Daniel Camus dans une tranchée. Fait prisonnier avec Pierre Schoendoerffer et Jean Péraud, il tentera à deux reprises de s'évader. Lui et Schoendoerffer seront repris. Péraud ne sera jamais retrouvé.





# LE COURAGE DES FEMMES SOLDATS

Derrière le sigle PFAT se cache le personnel féminin de l'armée de terre. La plupart de ces jeunes femmes étaient employées aux services de l'état-major. Ambulancières, infirmières, assistantes sociales, plieuses de parachutes, convoyeuses dans la marine ou dans l'armée de l'air, elles s'engagèrent au nombre de 9190. Onze tombèrent en opération, une vingtaine moururent des suites de maladies tropicales.



**AU MÉPRIS  
DU DANGER,  
L'ENTHOUSIASME  
DES ENGAGÉES,  
EN 1947**

*Le personnel féminin de l'armée de terre débarque dans le port de Saïgon pour prêter main-forte au corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEQ).*

## LE SALUT DU GÉNÉRAL À LA CONVOYEUSE DE L'AIR

Dans le camp retranché de Na Son, en pays thaï, une femme fait l'objet de toutes les attentions. Il s'agit de Paule Bernard, l'une des cinq infirmières pilotes secouristes de l'air (Ipsa), sauvée par le général de Linares, commandant les forces françaises au Tonkin. Il y a dix jours, cette jeune femme brune de 33 ans a accompagné plusieurs dizaines de blessés vers l'arrière à bord de Junkers Ju 52, dans des conditions extrêmes, au milieu des barrages d'artillerie viet-minh. Les convoyeuses de l'air ont participé à l'évacuation sanitaire de 46 700 blessés, dont 23 000 pour la seule année 1954.



Photo WILLY RIZZO







WILLY RIZZO

## VALÉRIE ANDRÉ, CAPITAINE HÉROÏQUE

Capitaine, médecin et pilote d'hélicoptère, elle est la plus populaire des soldats d'Indochine. Et pas seulement parce qu'elle est l'auteure d'une thèse sur la « pathologie du parachutisme » ! Cette jeune Parisienne de 30 ans est l'un des deux seuls pilotes de l'armée française qui assurent l'évacuation des blessés en opération. Avec ses deux hélicoptères Hiller 360 et Sikorsky S-51, elle a ramené près de 300 soldats blessés hors de la zone de feu. C'est grâce à cette femme hors du commun que notre photographe, Jacques de Potier, tombé dans une embuscade dans la région de Co Noi, sur le front de Na Son, a été sauvé. En avril 1976, Valérie André a été la première femme élevée au rang de général de brigade.



*Engagée à l'âge de 27 ans dans le corps des convoyeuses de l'air, Geneviève de Galard a été rapatriée avec les derniers blessés. À sa descente d'avion à Luang Prabang, le 24 mai 1954, elle apparaît vêtue d'une combinaison bâchée qu'elle s'était cousue elle-même dans le camp retranché avec des aiguilles chirurgicales. Une convoyeuse lui offre sa première cigarette et un verre d'orangeade.*



Deux mois après l'enfer des combats, Geneviève de Galard goûte à la gloire. L'infirmière devient l'héroïne des Français, que les photographes immortalisent en train de prier dans une église de Hanoï (3), et, pour l'Amérique, l'ange de Diên Biên Phu. Invitée par le Congrès américain, elle est accueillie pour une « ticker-tape parade » (1), défilé sur Broadway sous une pluie de confettis, le 26 juillet 1954. Trois jours plus tard, à la Maison-Blanche, le président Eisenhower lui remet la médaille de la Liberté (2). En juin 1956, son mariage en l'église Saint-Louis des Invalides, à Paris, avec le capitaine Jean de Heulme, parachutiste, sera l'événement marseillais de l'année (4). En 2004, cinquante ans après la chute de Diên Biên Phu, elle recevait Match chez elle à Paris (5), posant avec un exemplaire du n° 271, du 5 juin 1954, dont elle fait la couverture.



## L'ange de Diên Biên Phu touche l'Amérique au cœur

Par GENEVIÈVE DE GALARD

**Je n'ai jamais regretté d'avoir été bloquée à Diên Biên Phu.** J'y ai vécu des moments très difficiles, mais chargés de solidarité et de grandeur parmi les hommes dont j'ai partagé l'existence près de deux mois. C'est grâce à leur héroïsme que, malgré la défaite des armes, l'honneur de la France a été sauvé.

Aujourd'hui encore, je ne peux regarder sans émotion les numéros de Paris Match de l'époque, notamment la photo de la couverture du n° 271 du 5 juin 1954. Une demi-heure auparavant, un petit appareil m'avait embarqué à Diên Biên Phu, où seuls les avions légers et les hélicoptères pouvaient atterrir et décoller. « Des dizaines de photographes et de journalistes vous attendent à Hanoi », m'avait prévenue le Pr Pierre Huard, ancien doyen de la faculté, qui a conduit les transactions pour ma libération et celle des blessés. Heureusement,

il y a cette escale obligatoire à Luang Prabang. Lorsque je descends du petit Beaver, je vois la section des légionnaires du 1<sup>er</sup> Rec venue me rendre les honneurs : le 30 avril, anniversaire de Cameron, la fête de la Légion étrangère, j'ai été nommée 1<sup>re</sup> classe d'honneur de leur corps. Un caporal-chef radio me demande si je veux envoyer un télégramme à ma famille. Le médecin colonel Allehaut et d'autres aviateurs m'entourent. Me voici maintenant dans le Dakota avec les blessés, encore portée par l'ambiance de cette journée. L'arrivée à Hanoi, de nuit, me ramène à la réalité. La porte de l'avion s'ouvre, les flashes crépitent ; j'ai un mouvement de recul et je repense à ce que j'ai répondu, quelques heures plus tôt, au Pr Huard : « Je crois que le plus dur n'est pas derrière moi. » ■

Propos recueillis par Olivier Royant





# DIÊN BIÊN PHU SANS ESPOIR DE RETOUR

« C'est le grand mystère de l'âme humaine », dira le cinéaste Pierre Schoendoerffer, lui-même fait prisonnier à Diên Biên Phu. Quand le sort de la bataille fut scellé, que des collines aux noms de filles – Eliane, Isabelle, Dominique... – tombaient l'une après l'autre aux mains du Viêt-minh, des parachutistes de la dernière chance sautaient encore sur la cuvette sacrifiée. Pour eux sonnait le glas des fins dernières. Nombreux furent ceux qui y laissèrent la vie.



**STICK POUR  
L'HONNEUR, AVEC  
DANIEL CAMUS,  
DE MATCH**

*Engagé volontaire dans les paras à l'âge 17 ans, le sergent Daniel Camus (premier plan) n'en est plus à son premier largage en plein ciel. En ce mois de mai 1954, le photographe du service cinématographique des armées (SCA) et pigiste de Match à ses heures, saute pourtant pour la dernière fois sur Diên Biên Phu, qui attend l'assaut final des Viets.*





## « ON Y VA POUR LES COPAINS », LE CREDO DES DERNIERS VOLONTAIRES

*Dans un enclos près de l'hôpital Lanessan, à Hanoi, un officier demande cinq volontaires pour un parachutage sur Dien Bien Phu. Sept mains se lèvent ! Entre le 13 mars et le 7 mai 1954, alors que tout le monde sait la chute du camp retranché imminente, 4 277 soldats français se sont portés volontaires pour « aider les copains » ou pour « l'honneur ».*

Photo MICHEL DESCAMPS



Largués le 16 mars 1954 pour une mission de la dernière chance, les hommes du 6<sup>e</sup> BPC prennent position sur la piste principale de la base Isabelle.

Briefing du lieutenant-colonel Langlois. Le lieutenant-colonel Bigeard, blessé à la cheville lors de son saut, y assiste en compagnie du commandant de Seguins Pazzis et des capitaines Tourret et Botella.

## QG D'ÉTAT-MAJOR, FRAGILES FORTINS, CHIRURGIE À VIF: LE CALVAIRE

Les soldats du 6<sup>e</sup> Bataillon colonial parachutiste (BPC) de Marcel Bigeard attendent à l'abri dans les tranchées de Diên Biên Phu avant de monter à l'assaut pour tenter une contre-attaque vers de nouvelles positions. Les Français sont pris au piège de la cuvette que forme, à cet endroit, la vallée.







Depuis le début des bombardements, le colonel de Castries est enfermé dans son bunker, au centre de la cuvette. Sa dernière conversation avec l'état-major est pathétique : « Je sens que la fin approche, mais nous nous battons jusqu'au bout. »



Torse nu dans la chaleur étouffante des souterrains, le chirurgien Grauwyn, l'un des dix médecins de l'hôpital, soigne un légionnaire blessé à la jambe.



Contre le déluge d'obus ennemis, la seule chance pour tenir, c'est de s'enterrer. Entre deux rafales, les hommes remontent à la surface pour secourir les blessés.



**UN CINÉASTE RUSSE  
FAIT DÉFILER LES VAINCUS  
PAR RANGS SERRÉS  
POUR LA PROPAGANDE**

*Après une résistance héroïque, le camp retranché tombe le 7 mai 1954. Le cessez-le-feu est annoncé à 18 heures. Les pertes sont lourdes. Sur 15 000 militaires qui ont participé à la défense du camp, plus de 3 300 sont morts ou disparus et 10 300 soldats – dont 4 400 blessés – ont été faits prisonniers. Seuls 3 300 rentreront au pays.*



*Cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits sous un déluge de feu : la verte cuvette de Dien Bien Phu a pris l'aspect lunaire des champs de bataille de la Première Guerre mondiale.*





*Cette photo prise par un journaliste de Match sur l'aérodrome de Luang Prabang, est la dernière image de Robert Capa, ici, en pleine conversation avec le Pr Pierre Huard, délégué du haut commandement français et de la Croix-Rouge pour le rapatriement des blessés.*

Photo MICHEL DESCAMPS

# Dernier baroud, ultime rizière... Ainsi tomba Capa

Par **PATRICK MAHÉ**

**Dites Capa et, soudain, cent photos de guerre vous sautent aux yeux. Peut-être pas les plus belles au sens esthétique, « les beaux-arts de la guerre », formule romanesque, n'étant pas forcément les plus graves, les plus forts, les plus intenses.**

Sans doute la guerre d'Espagne (1936-1939), le premier conflit couvert « au plus près des combats », inspirera-t-elle, pour des générations de photoreporters, ce style Capa, un nom d'emprunt devenu sa marque, qui signe à jamais son empreinte.

Il était né Endre Ernő Friedmann, à Budapest, en 1913. Lors de son passage dans l'Allemagne pré-hitlérienne, en 1931, il apprend la photo grâce à son compatriote Simon Guttman, exilé lui aussi. Plus tard, il prendra ses quartiers à Paris. Berlin rugit alors, Rome menace, Madrid s'embrase. La capitale française bouillonne assez pour aimer les photographes d'action qui font des choses vues leur terrain de chasse.

**Alors il devient Robert Capa. Un pseudonyme quant, à la manière de Frank Capra, réalisateur à la mode deux fois couvert d'Oscars à Hollywood. Gerda Taro, sa compagne à Montparnasse, autre figure du reportage de guerre, qui tombera fauchée par un char sur le front**

espagnol de Brunete en 1937, lui trouva ce surnom choc.

La légende d'un photographe « américain » est lancée. Elle atteindra son apogée lors du débarquement du 6 juin 1944 à Omaha Beach. Le trésor a pour titre « The Magnificent Eleven », soit 11 photos du D-Day sauvées sur 144 clichés (quatre rouleaux de 36 poses) mal développés, donc perdus dans les bacs par un laborantin de « Life » à Londres.

Parmi elles, sur fond de barges et de herses antichars, un visage dans les vagues, vraisemblablement celui du soldat Huston Riley, éberlué de voir surgir à deux brasses de lui et forcément dos aux balles allemandes, ce voltigeur armé d'un seul Contax ! Le visage du commando, saisi à la volée entre flou et flots, traduira l'héroïsme du jour J. A jamais.

Cette image fera la réputation de Capa. Nombre de ses héritiers, appareil au poing, ont gravé dans leur paquetage de photojournaliste son credo sans appel : « Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez près ! » Capa, comme un mot de passe, se fait sceau pour les reporters de guerre. Beaucoup, dans l'ivresse des balles perdues, laisseront leur vie au bout de cette exigence ; Capa le premier...

Il était à Tokyo pour une exposition de Magnum, l'agence



## LES HONNEURS MILITAIRES

*A Hanoï, au lendemain de la mort du fondateur de l'agence Magnum, le 25 mai 1954, le général Cagny, commandant des forces du Tonkin, organise les funérailles militaires et décerne la croix de guerre à titre posthume au grand reporter.*

mythique créée avec Henri Cartier-Bresson et David Seymour (qui perdit la vie à El Qantara en 1956 lors de la crise de Suez au côté de Jean Roy, de Paris Match)... Dans l'urgence, on lui demanda de gagner l'Indochine.

**Avec la chute de Diên Biên Phu, le destin de l'armée française était scellé.** Restait à saisir, dans sa vérité nue, le requiem des héros.

Sa mort tient à ses quelques pas d'écart d'un véhicule de commandement de la Légion étrangère où il venait de déposer un blessé. On est le 25 mai 1954, trois semaines après que le glas eût sonné dans la cuvette tragique. Le convoi dans lequel il a pris place se dirige vers Thai Binh, longeant les digues au sud de Hanoï, quand il subit une attaque au mortier. Impatient dans l'action, à en devenir insolent, deux appareils au poing, le Contax pour le noir et blanc et le Nikon S pour la couleur, Capa sauta dans le sillage d'une patrouille patageant dans les rizières de Doai Thanh : « I'm goin' up the road a little bit ! (Je fonce un

peu plus loin) », s'exclama-t-il. Plus loin, c'est-à-dire « au plus près » comme toujours. Son credo.

Une dernière patrouille, une ultime rizière... Soudain explose une mine antipersonnel. Robert Capa gît, ses caméras serrées contre lui, son seul bien. Quinze jours plus tôt, il capturait sur la pellicule le calvaire des grands blessés rescapés du camp retranché, évacués sous la pluie vers un hôpital de campagne au Laos. Il apparaît à portée de civière, sur le film témoin de l'Établissement cinématographique et photographique des armées (ECPA) que le réalisateur Patrick Jeudy a retrouvé, permettant de perpétuer sa légende.

**Mais là, sous le ciel azur du Tonkin, il n'y a pas d'espoir de retour pour Capa.** Il a bondi de la Jeep à 14 h 50. Fauché, vingt minutes plus tard, il est mort.

John Mecklin, envoyé spécial de « Time », ami et compagnon des derniers instants, signera son épitaphe, tandis qu'un cercueil militaire, fait de planches de bois blanc, emportera son corps vers les États-Unis. A New York, la bannière étoilée recouvrira les lettres peintes au pochoir de troupiers : « Restes mortels. Capa Robert. Reporter photographe. Décédé le 25/5/1954. Nord Vietnam. » ■

Au centre, le lieutenant-colonel Marcel Bigeard (en tenue de para), le père Heinrich (barbe), aumônier, et le lieutenant-colonel Pierre Langlais (en chapeau brousse), commandant du groupement aéroporté n° 1, lors de leur libération, le 6 septembre 1954. « Si Pierre Mendès France n'avait pas obtenu notre libération, déclare Bigeard, aucun de nous ne serait revenu vivant des camps de prisonniers viets ».



## Blessés, prisonniers : la meurtrissure

Diên Biên Phu tombé, la France se retire d'Indochine après une guerre de neuf ans (1945-1954), qui aura fait plus de 80 000 morts dans les rangs de son armée, soit des pertes près de deux fois supérieures à celles que subira l'armée américaine (58 000), à partir de 1955. Dans la plaine du Tonkin, l'enfer n'est pas pour autant terminé pour 10 863 rescapés français. Passés de l'état de combattants à celui de prisonniers, ils vont devoir parcourir 700 kilomètres à pied vers les camps de « redressement » viêt-minh à la frontière chinoise. Paludisme, dysenterie, tuberculose, scorbut, cours de rééducation, folie font des ravages... Seuls 3 290 d'entre eux survivront, libérés après la signature des accords de paix signés à Genève les 20 et 21 juillet 1954.



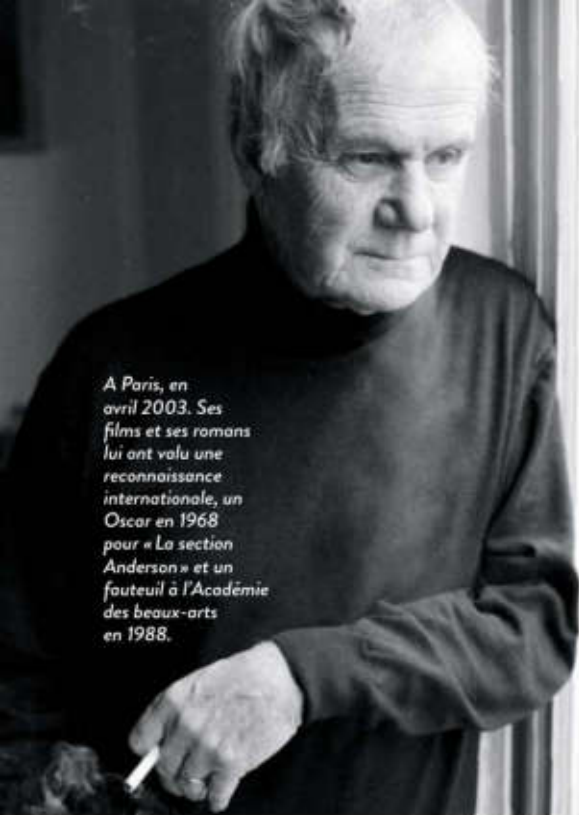
Octobre 1950. Une convoyeuse de l'air soigne un adjutant, qui a perdu son bras droit dans les combats à Cao Bang, à bord d'un DC-4 ramenant les blessés de Hanoï.



## LES RESCAPÉS DES CAMPS

Le 14 juillet 1954, à Sam Son, un petit village de pêcheurs (golfe du Tonkin), le président Hồ Chi Minh rend à la France cent prisonniers (contre cent des leurs). Ils sont dans un état effroyable, des squelettes aux visages faméliques et aux regards brûlants de fièvre.

Photo RENÉ VITAL



A Paris, en avril 2003. Ses films et ses romans lui ont valu une reconnaissance internationale, un Oscar en 1968 pour « La section Anderson » et un fauteuil à l'Académie des beaux-arts en 1988.

# PIERRE SCHOENDOERFFER

## Symphonie pour Diên Biên Phu

Il a vécu l'agonie du camp retranché et l'horreur de la rééducation politique du Viêt-minh. En 1991, trente-sept ans plus tard, il est retourné au Tonkin pour filmer la mémoire de la bataille héroïque.

Un entretien avec **ANTOINE AUDOUARD**

### Paris Match. Pourquoi avoir fait un film sur une bataille perdue ?

**Pierre Schoendoerffer.** Diên Biên Phu est une défaite. La plus grande défaite militaire française outre-mer depuis Montcalm devant Québec, en 1759. Je n'ai aucun goût pervers pour les défaites. Je connais trop le cortège de honte, d'amertume, de désespoir, de lâche soulagement qui les accompagne. Diên Biên Phu est la dernière bataille livrée par la France avec les soldats de son vieil empire colonial moribond. Pour la dernière fois, des Nord-Africains, des Africains (qu'on appelait plus simplement des Sénégalais), des gens de toutes les îles des Antilles et du Pacifique, des Indochinois vont se battre, et mourir, côte à côte avec des Français de souche et des Européens de la Légion. Et – chose plus étonnante encore – tous ces hommes présentent confusément que c'est la dernière bataille et qu'elle sera perdue ! Il y a là un mystère. Il y a encore un autre mystère : comment, pourquoi tous ces hommes se sont-ils battus au fond d'une vallée perdue du bout du monde, sur le sol du Vietnam, d'un pays indépendant, qui n'était plus une possession de la France, avec le même acharnement, le même dévouement que leurs grands-pères à Verdun sur le sol de France. Oui, il y a là un grand mystère.

### Si ce n'est pas un film de souvenirs, comment le définiriez-vous ?

J'avais le sentiment pour ce film d'une nécessité et d'un devoir. Cela touchait à des choses très fortes, aux leçons essentielles que j'avais reçues de la vie – les lignes de partage entre un homme bien, un homme moins bien et un homme qui n'est pas bien. Cela, je l'avais senti se marquer en moi, au fer rouge, pendant les mois de la bataille et les mois de la captivité.

### Quel itinéraire avez-vous suivi avant d'arriver en Indochine ?

Enfant, je rêvais d'être marin... Juste après la guerre, je me suis engagé sur un caboteur suédois et, pendant dix-huit mois, j'ai sillonné la mer du Nord et la Baltique. J'avais 20 ans. Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était transmettre mes émotions aux autres. Je me sentais incapable d'être un musicien ou un écrivain. Mais j'avais une passion : le cinéma.

### Comment avez-vous sauté le pas ?

J'avais cette envie de cinéma ; mais, en même temps, je ressentais une sorte de complexe d'infériorité d'avoir vécu en spectateur la Seconde Guerre mondiale. Je suis issu d'une famille alsacienne. Mon grand-père est mort au Chemin des Dames, à 66 ans, capitaine. Mon père, lui, a fait les deux guerres. Un jour, j'ai lu, dans « Le Figaro », un

article de Serge Bromberger sur Georges Kowal, un des grands cameramen de l'armée, qui venait de se faire tuer en Indochine. Je me suis dit : je vais aller remplacer Kowal. Au service cinématographique des armées [SCA], on m'a dit qu'il fallait m'engager d'abord et qu'ensuite on verrait. Je me suis donc engagé. On m'a enfermé dans une chambre avec une caméra et j'ai filmé par la fenêtre. J'ai développé ce que j'avais filmé. On a jugé que ça faisait l'affaire...

### Avez-vous participé à beaucoup d'opérations ?

Je suis arrivé en Indochine pendant l'été 1952. Je suis monté dans le Nord, au Tonkin. On m'envoyait suivre des opérations, ou bien, quand j'avais des informations, j'intégrais moi-même une unité – de préférence une unité de parachutistes ou de la Légion, parce qu'ils étaient le fer de lance et qu'ils allaient au plus gros des combats. Il y avait des endroits où je me sentais moins bien – la région du delta, par exemple, où je ressentais la guerre avec plus de douleur, à cause de la présence de la population civile. J'allais surtout en haute région, dans la jungle, là où la guerre est soldat contre soldat.

### Comment étiez-vous considéré là-bas : comme un soldat, un observateur ?

Un soldat, d'abord – caporal-chef dans mon cas. C'est vrai que j'appartenais à ce corps des cameramen et photographes de l'armée, une institution créée par de Lattre, qui aimait, pour sa gloire et celle de ses soldats, que le témoignage des actes de bravoure se conserve.

### Quels étaient vos sentiments pour le Vietnam ?

J'aime le Vietnam et particulièrement le Nord, le Tonkin, comme nous disions alors. C'est le pays où je suis devenu adulte, le pays de ma seconde naissance, si je peux dire. Je suis tonkinois comme je suis alsacien. J'aime viscéralement cette terre, ces nuages de mousson, cette pluie et ce soleil, l'odeur, la rizière et la jungle ; j'aime le peuple tonkinois, grave et rieur, à la vie intérieure si intense. Je le leur ai dit en arrivant pour tourner mon film : « Votre sol a reçu un peu de ma sueur, un peu de mes larmes, un peu de mon sang. »

### Vous n'avez pas été gêné par le passé colonial de la France ?

En me promenant dans les rues de Hanoï, je découvrais la superbe trace, qu'avaient laissée nos anciens sur cette terre. Nos rapports avec les Vietnamiens étaient bons parce que la distance n'était pas grande entre nous : les salaires des soldats français étaient faibles et ne créaient pas ce ghetto que le dollar, plus tard, a créé. Et puis la France *Suite p. 42*



A black and white photograph of a man, identified as a sergeant-major, standing in a swampy area. He is wearing a wide-brimmed hat and a light-colored, short-sleeved button-down shirt. He is carrying a large, vintage camera on his right shoulder. The background shows a body of water, possibly a marsh or swamp, with some vegetation and a cloudy sky. The overall scene is outdoors and appears to be from a historical or documentary context.

*Avril 1954 : le  
caporal-chef  
Schoendoerffer  
du SCA, caméra  
Bell & Howell de  
17 kilos à l'épaule  
dans les marécages  
cochininois.*

au Vietnam, ça n'était pas une puissance coloniale dans un désert: c'était la rencontre entre deux vieilles civilisations. A l'époque j'étais, comme tous, très marqué par l'héritage de De Lattre. Il était l'homme qui avait sauvé une situation qui, sans lui, se serait terminée dans le déshonneur. Il avait laissé une trace profonde, une tenue, un rêve. Il parlait avec sincérité de notre alliance avec les Vietnamiens. Quand son fils Bernard, pour lequel il était venu en Indochine, est mort, il a dit: "Bernard n'est pas mort pour la France, il est mort pour le Vietnam."

#### **Sentiez-vous, malgré tout, que la fin de ce monde approchait ?**

A ce moment-là, non. C'est ensuite, seulement, qu'on a pu dire que c'était la fin d'un certain rêve, ou d'une illusion, comme on voudra. On sentait surtout la générosité, le côté Jules Ferry de l'aventure. Et puis on parle toujours de colonisation – mais c'est le mot "rencontre" qui devrait s'imposer. C'était une rencontre entre deux vieilles civilisations.

#### **Quand êtes-vous arrivé à Diên Biên Phu ?**

J'étais déjà allé à plusieurs reprises à Diên Biên Phu avant la vraie bataille, qui a commencé le 13 mars. J'avais été blessé le 8, évacué sur Hanoï puis sur Saïgon en convalescence. C'est à Saïgon que j'ai appris qu'à Diên Biên Phu le photographe Raymond Martinoff avait été tué et que le cameraman André Lebon avait perdu une jambe. Il ne restait plus, là-bas, que Daniel Camus. Jean Péraud, le photographe avec qui je faisais équipe, m'a envoyé un télégramme: "Je saute. Démerde-toi." Je me suis précipité de Saïgon à Hanoï, où j'ai commencé à faire le siège des parachutistes et du fameux colonel Sauvagnac, qui n'acceptait de faire sauter sur Diên Biên Phu que des vrais paras... Heureusement, bien que n'ayant pas de brevet, j'avais déjà fait un saut en opération, ce qui m'a sauvé du veto absolu. Tout le monde disait: "C'est foutu, Diên Biên Phu va tomber dans les trois ou quatre jours..."

#### **Qu'est-ce que la guerre vous a appris, en tant que cinéaste ?**

Je voyais certains de mes films aux actualités quand j'allais à Hanoï au cinéma. C'est en Indochine, et en particulier à Diên Biên Phu, que j'ai forgé mon style. Je l'ai improvisé sur le terrain, puisque je n'avais pas de formation de cinéaste. C'est un style que l'on retrouve dans tous mes films. Pour tourner "La 317<sup>e</sup> section", par exemple, je m'étais posé la question: qu'est-ce que la caméra? Et ma réponse était: la caméra est un soldat anonyme, elle est là où sont les soldats, pas en pointe mais au milieu d'eux.

#### **Qu'avez-vous ressenti en arrivant à Diên Biên Phu ?**

Tout le monde savait que c'était perdu et, pourtant, jusqu'au bout les gens se portaient volontaires pour être littéralement gaspillés. C'était étrange: une partie de notre cerveau savait et l'autre partie était pleine de foi et d'espérance. Et puis il y avait ce mystère, ce beau mystère que j'ai évoqué, de tous ces hommes qui se battaient pour une terre qu'ils savaient ne pas être la leur.

#### **Pensiez-vous à la défaite ?**

On espère, on se dit: "On tient, on a repris cette colline..." Et puis, on ne croit pas à la mort, on ne croit pas à l'inéluctable qu'on a sous les yeux. Mais les officiers qui avaient un peu de recul, comme Bigeard, savaient – et ils espéraient aussi. On retrouvait en réalité l'esprit de De Lattre, qui était arrivé au secours de l'Indochine en sachant que l'affaire était perdue et qui pourtant s'était dit: "Avec ma flamme, avec ma force, je vais peut-être tout de même sauver la situation..."

#### **A la défaite, quel fut le sentiment dominant ?**

C'est une grande honte d'être vaincu. Il y a d'abord la rage, l'amertume, mais juste derrière vient la honte... Plus tard seulement, nous nous sommes rendu compte de ce que fut ce sacrifice extraordinaire.

## **« Nous avons reçu l'ordre de détruire nos armes et nos munitions individuelles. Et moi, sans parler à personne, sans réfléchir, avec mal au cœur, j'ai détruit ma caméra et les films que j'avais tournés encore le matin »**

Les Vietnamiens eux-mêmes en ont été conscients quand ils ont, si l'on peut dire, ramassé les restes; l'état misérable dans lequel étaient nos soldats les a littéralement effarés. Ils l'ont écrit non pas dans leur propagande, mais dans des papiers à diffusion plus restreinte. Et c'est la dimension de ce sacrifice, de cet adieu déchirant, par le sang et la sueur des soldats, qui leur a donné du respect pour nous. C'est pour cette raison que nous avons pu, trente-sept ans plus tard, revenir et nous regarder les yeux dans les yeux avec les Vietnamiens. Les

Américains n'ont pas été battus, mais ils sont partis éccœurés. Nous avons été battus, mais nous n'avons pas été éccœurés et nous pouvons revenir la tête haute.

#### **Vous souvenez-vous des toutes dernières heures qui ont précédé la reddition ?**

Vers 4 heures de l'après-midi, nous avons reçu l'ordre de détruire nos armes et nos munitions individuelles. Et moi, sans parler à personne, sans réfléchir, avec mal au cœur, j'ai détruit ma caméra et les films que j'avais tournés encore le matin. Je me rappelle avoir filmé, dans le brouillard, le départ de la dernière contre-attaque des deux BEP réunis en une seule compagnie... J'ai gardé six bobines, parce que j'avais décidé de m'évader avec mon copain, le photographe Jean Péraud, qui avait, comme moi, tout détruit sauf quelques pellicules.

#### **Dans quel état étaient les soldats ?**

L'épuisement était total. A la fin, nous ne mangions plus. L'eau elle-même était devenue un problème terrifiant, parce que, avoir de l'eau, cela voulait dire se rapprocher de la rivière au risque de sa vie. Quand les Vietnamiens nous ont faits prisonniers, nous avions sous les yeux l'image de notre destin – tous ces morts que nous ne pouvions pas enterrer, ces blessés que nous ne pouvions pas soigner. C'était Verdun, encore, sans la Voie sacrée...

#### **Comment s'est déroulée votre captivité ?**

Il y eut un épisode étonnant. Roman Karmen, qui était un grand documentariste russe, tournait un film sur l'armée du Viêt-minh, mais il était arrivé trop tard pour filmer la chute de Diên Biên Phu. Il a demandé à filmer, dans un plan à la Eisenstein, tous les prisonniers français. Il les a tous rassemblés dans le même secteur. Il a même fait construire un mirador. Et c'est ainsi qu'il y a l'image de ces milliers d'hommes, par rangs de douze, qui marchent le long de cette piste.

#### **Avez-vous eu des rapports avec Karmen ?**

Karmen voulait voir Castries, parce que c'était le patron, Bigeard, parce que c'était la légende. Et moi, parce que j'étais le "petit confrère". Et c'est comme ça que, pendant quelques jours, je me suis retrouvé à dormir dans une petite baraque côte à côte avec Bigeard et Castries. Roman Karmen, ne faisait aucune propagande, me racontait des histoires d'une façon très confraternelle. Il me parlait de Hemingway, du critique Bazin, qu'il avait rencontré au Festival de Cannes; il m'a annoncé la mort de Capa, qu'il avait bien connu pendant la guerre d'Espagne. Quand est venu le moment de me renvoyer avec les autres, il est venu me voir et m'a parlé anglais – jusque-là, il parlait russe et se faisait traduire. "Allez, ne vous inquiétez pas, a-t-il dit, je vous fais un pari: on boira ensemble de la vodka à Moscou et du champagne à Paris." En 1957, après le tournage avec Kessel en Afghanistan du film "La passe du Diable", j'ai profité de la détente khrouchtchevienne pour m'arrêter à Moscou. Très naïvement, je suis allé à la Mosfilm, où j'ai demandé à voir Roman Karmen. "C'est impossible, m'a-t-on répondu, il est en train de tourner le premier Kinopanorama russe." Je leur ai laissé ma carte avec un mot pour lui: "Souvenez-vous. Indochine. Diên Biên Phu, 1954." Et

le lendemain, à 7 heures, on frappe à la porte de ma chambre de l'hôtel Metropol. J'ouvre, et c'est Karmen, une bouteille de vodka glacée à la main, suivi par son chauffeur, qui, lui, porte le caviar et des petits pains noirs... On a commencé une cuite, une merveilleuse cuite, à 7 heures du matin... Cinq ou six ans plus tard, ma femme, Pat, reçoit un coup de téléphone de Georges Sadoul. Il y avait un hommage à Karmen à la Cinémathèque et j'étais la seule personne qu'il avait demandé à voir à Paris... Sur la scène de la Cinémathèque, il m'a embrassé à la russe, sur la bouche, devant une salle comble qui était effarée qu'un "facho" comme moi se fasse embrasser par un "coco" comme lui... Ensuite, nous avons été boire, lui et moi, ce fameux champagne jusqu'à l'aube.

#### Comment avez-vous été traité en captivité ?

Cameraman, photographe, pour les Viets, c'étaient des positions importantes. Nous avons donc fait le voyage, Daniel Camus, Jean Péraud et moi, en camion avec les chefs de bataillon, Castries, l'état-major... Je me souviens que nous avons doublé le convoi de prisonniers qui allaient à pied. Les soldats titubaient, tombaient. Comme il n'y avait plus de vitamines, tout le monde était épuisé et marchait comme des ivrognes. Et dans les lumières de ces phares, c'était horrible. Un des officiers à bord du camion a été reconnu, au passage, par un de ses soldats, un athlète qui était devenu un squelette. Il courait en tendant les bras et en criant : "Mon capitaine, mon capitaine, je vais mourir." Il est mort quelques jours plus tard.

#### Que retenez-vous de cette captivité ?

La dégradation morale. Nous étions entre les mains des politiques, et ceux-ci avaient le mépris de l'homme. Je suis sûr que les soldats viets ne l'avaient pas, mais la bataille était finie, c'étaient les politiques qui décidaient. Ils voulaient notre reniement.

#### Vous avez tourné le film "Diên Biên Phu" au Vietnam. Cela a-t-il été facile pour vous ?

Quand les Vietnamiens ont donné leur accord à Jacques Kirsner, le producteur, en 1989, pour le tournage chez eux, dans le Nord, j'ai pensé que c'était une main qu'ils nous tendaient, trente-cinq ans après l'adieu déchirant de Diên Biên Phu, et j'ai décidé de prendre et de serrer cette main. Le fait d'accepter de tourner au Vietnam, avec les Vietnamiens, donnait soudain une gravité supplémentaire à notre projet. Je leur ai dit : "Si je tourne ce film ici, avec vous, ce n'est pas pour raviver de vieux ressentiments, des vieilles rages, des vieilles rancœurs ou amertumes. Je veux tourner avec vous une page sur un passé commun douloureux et contribuer à renouer des relations chaleureuses avec vous."

#### Qu'avez-vous ressenti la première fois que vous êtes revenu à Diên Biên Phu pour la préparation du film ?

Il pleuvait. Il y avait des endroits où l'herbe n'avait pas repoussé depuis trente-sept ans. On voyait des tas de choses noires sous la terre. C'étaient les semelles de caoutchouc des soldats qui avaient été là. En fonction de la semelle, on pouvait reconnaître un Vietnamien, un tirailleur, un parachutiste... Vous ramassiez une poignée de terre et vous aviez de la ferraille dans les mains ; par-ci par-là, il y avait des débris humains, qu'un Vietnamien, soigneusement, nettoyait un peu et emportait pour mettre dans un ossuaire. Et, en même temps, il y avait ces bouquets de bambous flamboyants, de quarante mètres de haut, qui avaient poussé entre les collines, ces feuilles qui frémissaient au vent. Je n'avais aucun souvenir de bambous, et là, il y en avait partout où nous nous étions battus. C'était magnifique. Nous sommes montés sur Eliane 1, où



En 1993, François Mitterrand est le premier chef d'Etat occidental à se rendre au Vietnam. A ses côtés, Pierre Schoendoerffer fait revivre devant lui les fantômes de Diên Biên Phu.

on s'était trouvés sous un bombardement et où j'avais vraiment cru être tué par la bombe d'un de nos propres avions. Avec mon fils Frédéric, je cherchais, dans le brouillard et la pluie, l'endroit où était tombée la bombe. Et puis je vois un trou, grand comme un tapis, et au moment où je le montre à mon fils je recule, et je tombe dans un autre trou – grand comme une salle à manger, celui-là –, et c'était là ! La nuit d'après, on était au pied de Dominique 2, il y avait une gouttière qui s'écoulait au-dessus d'un tonneau de fer, cela faisait

comme un gong, et j'ai eu la sensation palpable de l'existence d'une armée morte autour de moi. Je suis monté sur Dominique 2, je suis redescendu, puis je suis allé vers Eliane 1, qui, pour moi, reste un des endroits les plus épouvantables de Diên Biên Phu. Eliane 1, c'était le charnier, l'horreur, parce qu'il avait deux faces où ni les Français ni les Vietnamiens ne pouvaient aller et où des corps ont donc pourri pendant cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits... J'avais le sentiment de cette armée morte, proche à me toucher la peau. Et, là, je leur ai dit que c'était pour eux que je faisais cela et qu'il fallait qu'ils m'aident. J'ai parlé à haute voix et j'étais tout seul.

#### Est-ce à ce moment-là que vous avez rencontré "le Schoen d'en face", votre équivalent vietnamien ?

C'était lui le patron du Centre national du cinéma vietnamien. Il se trouvait donc partie prenante dans le film et il le poussait beaucoup. Il voulait que le film se fasse avec moi et personne d'autre.

#### Quelle impression avez-vous ressentie ?

Nous nous sommes regardés. Nous dînions ensemble à la veille de notre départ pour Diên Biên Phu. J'avais apporté une bouteille de l'Amicale des anciens de Diên Biên Phu et je la lui avais offerte. Au moment de la séparation, il s'est tourné vers le producteur et vers Pat, ma femme, et il leur a dit la signification de Diên Biên Phu pour les Vietnamiens. Ensuite, il s'est tourné vers moi et il a dit : "A vous, je ne dis rien, parce que vous en savez autant que moi."

#### Plus rien ne vous séparait à ce moment-là ?

Nous n'étions pas du même camp et nous ne reniions rien de cette bataille qui nous avait marqués dans l'esprit et dans la chair – il avait, lui, sauté sur une mine et perdu une jambe. Mais après la journée et la nuit que j'avais passées à Diên Biên Phu – cette nuit avec l'armée morte, nous nous sommes approchés l'un de l'autre. Il me guettait. Quand il m'a vu, il m'a pris dans ses bras, il m'a serré et je l'ai serré.

#### Était-ce cette armée morte ?

Oui, c'était la sienne autant que la mienne. Et cette émotion entre nous est restée depuis cette première rencontre. On ne peut pas être "en état d'émotion" en permanence, mais par exemple, le 7 mai, pendant le tournage, il était là quand j'ai dit à l'équipe que nous observerions une minute de silence pour tous les morts de Diên Biên Phu. Il y a eu la minute de silence. Puis, pendant que mon équipe réglait le plan suivant, nous avons marché ensemble. Il m'a pris le bras et m'a dit : "Je me demande ce que pourraient éprouver les hommes qui sont toujours là-bas, nos camarades et vos camarades, devant ce que nous faisons aujourd'hui..." Et, après un silence, il a ajouté : "Je crois qu'ils doivent être... heureux."

#### Le film est-il une évocation historique ?

Oui et non ! C'est une fresque, une saga. Le destin d'une multitude de gens qui subissent et exécutent les ordres, qui se rebellent, qui se dépassent, qui souffrent et qui rient. Certains disparaissent, d'autres survivent. C'est une symphonie. ■

Interview Antoine Aubaud



**POUR UNE  
PARCELLE  
DE GLOIRE**

*Appelé sous les drapeaux à 20 ans en 1936 comme homme du rang, Marcel Bigeard termine sa carrière en tant que général quatre étoiles en 1976. Grande figure des guerres d'Indochine et d'Algérie, après s'être illustré dans l'armée française de la Libération au cours de la Seconde Guerre mondiale, il reste, à ce jour, l'officier supérieur le plus décoré avec 28 citations. Il a été distingué de la grand-croix de la Légion d'honneur.*

Photo **WILLY RIZZO**

# BIGEARD : LE RETOUR ET LES LARMES

Photo **ERIC BOUVET**



On est en 1994, soit quarante ans après la bataille de Diên Biên Phu. Marcel Bigeard, le héros des paras, revient saluer la mémoire de ses camarades sacrifiés. Il découvre un mémorial de fortune construit de ses mains par un ancien légionnaire, Rolf Rodel. Tandis que le général se recueille, Rodel saisit un lecteur de cassettes. Soudain, l'hymne de la Légion étrangère s'élève dans la cuvette. Et Bigeard s'effondre en pleurs.



BIERE  
SUPER GAULOISE

LA CIGALE

LA CIGALE

**UN ART DE  
VIVRE À LA  
FRANÇAISE**

*1953. Comme au village gaulois, le café est le lieu de sociabilité par excellence. Arabes comme pieds-noirs s'y attablent. On y sirote son thé, son vin, son anisette ou sa bière, issue des brasseries d'Oran, de Constantine et de Reghaïa. Sans oublier le Picon, inventé par un distilleur marseillais à Philippeville.*

Photo **WILLY RIZZO**



BIÈRE  
SUPER GAULOISE

LA FIN DE L'EMPIRE

# 2 / L'ALGÉRIE AU CŒUR

Difficile de trouver une origine fiable à l'expression pied-noir qualifiant les Français d'Algérie. Il existe nombre d'hypothèses, depuis les pionniers militaires qui portaient des chaussures de marche noires, jusqu'à la coloration sombre des pieds des premiers viticulteurs installés là-bas... L'appellation reste contrôlée pour les rapatriés – 1 million de personnes entre 1962 et 1965 – ayant dû quitter leur pays de naissance après les accords d'Évian. Un traité conclu pour mettre un terme à huit années d'une guerre qui ne disait pas son nom. Et qui brisa la vie de ces pieds-noirs contraints de choisir « la valise ou le cercueil ». Annexée par la France en 1834, l'Algérie redevint indépendante au prix d'énormes sacrifices humains. Et non sans séquelles...



## DEUX TRADITIONS FACE À FACE : L'ARMÉE DES SABLES ET LA FEMME EN HAÏK

*A Ouargla en novembre 1952, des soldats à dos de dromadaire. Pour mener à bien leur mission de pacification du Sud algérien, les compagnies méharistes sahariennes, créées au début du XX<sup>e</sup> siècle, ont adopté les méthodes des tribus nomades: chevaucher des camélidés là où les routes sont impraticables.*

Photo MAURICE JARNOUX







Symboles et coutumes. Toute évocation de l'Algérie française, du panache militaire à la vie quotidienne, tient dans l'exploitation romanesque d'une époque aujourd'hui révolue. Des régiments évanouis, tels les compagnies méharistes arborant pour emblème la Croix du Sud, aux femmes drapées de voiles mauresques, l'imagerie nourrit l'imaginaire, entretenant une certaine nostalgie. Les méharistes coloniaux flottant dans leurs sarouals, plus nomades que ceux du Sahara septentrional attachés à des postes de surveillance, installaient des « carrés » de tentes selon les mouvements de population. Leur prestige au cœur de la civilisation du désert, loué par Saint-Exupéry, était immense, y compris au sein des populations dispersées. Aventure, découverte, amour des mers de sable constituaient le sel de leur engagement.

En 1955, à Timimoun, l'évêque de Laghouat, Mgr Georges Mercier, est accueilli comme un don du ciel par ses fidèles. Vicaire apostolique du Sahara, ce père blanc « règne » sur un territoire grand comme quatre fois la France. Alors, pour visiter les 150 oasis de son diocèse, le lointain successeur de saint Augustin vole littéralement sur des milliers de kilomètres avec son avion.



Cohabitation culturelle sur la place du Gouvernement à Alger, en 1951. La mosquée de la Pêcheurie voisine avec la statue équestre du duc Ferdinand-Philippe d'Orléans, héros de la conquête de l'Algérie. Les femmes en voile traditionnel se promènent aux alentours de la fête foraine.



**DANS LA CASBAH,  
LE VOILE  
MAURESCUE  
CROISE  
LE TAILLEUR  
PARISIEN**

*Taille resserrée, silhouette exacerbée: en 1953, les femmes européennes de l'après-guerre adoptent le style glamour de Dior et de la star Marilyn Monroe. Ce qui ne devait pas manquer de surprendre les indigènes musulmanes, nombre d'entre elles ne sortant qu'en haïk, une étoffe qui les recouvre des pieds à la tête.*

Photo **WILLY RIZZO**



**1** Salle de classe de l'école chrétienne Saint-Joseph, à Bab El Oued. Contrairement aux petits Européens, les jeunes musulmans sont peu scolarisés en 1954 : autour de 15 % des enfants en âge d'être instruits. **2** S'ils lisent les journaux hexagonaux, les pieds-noirs ont aussi leurs grands titres de presse, comme les quotidiens « Le journal d'Alger », « L'écho d'Oran » ou « L'écho d'Alger », distribué par ce petit vendeur à la criée saisi dans l'objectif de Willy Rizzo. **3** Fête de fin d'année dans un atelier de Bab El Oued. En guise de « pot », un méchoui. Les pieds-noirs ont peu à peu intégré à leur gastronomie ce classique de la cuisine nord-africaine, tout comme le couscous.



# L'EMBRASEMENT

Les sourires dissimulent mal l'angoisse de ces Européens de Batna. Au cours de la Toussaint rouge de 1954, le brigadier-chef Eugène Cohet et le soldat Pierre Audat ont été assassinés dans cette région des Aurès par des indépendantistes algériens. Ils sont les premières victimes militaires de la guerre. Jean Farran écrira dans Paris Match: « La France croyait en avoir fini avec le coup de feu et voilà qu'à l'heure même où se taisent les canons de la rizière indochinoise éclatent au pied des montagnes de l'Atlas les coups de pistolet des fellaghas. »



Jun 1955. Malgré des murs de sacs de sable prêts à soutenir un siège, la vie quotidienne suit son cours sous un vernis de normalité. Les attentats perpétrés par le FLN le 1<sup>er</sup> novembre 1954 ont fait plusieurs victimes parmi les civils pieds-noirs et musulmans.

PHOTO FRANÇOIS PAGES



## MOBILISATION FAMILIALE FACE AUX ASSAILANTS

*Posté à la fenêtre, devant le berceau vide de son bébé, évacué avec sa mère vers des territoires plus sûrs, ce garde forestier de Kabylie guette d'éventuels agresseurs. Avec les Aurès, la Kabylie est, en ce mois de mai 1955, un des principaux foyers de l'insurrection naissante.*

PHOTO JACK GAROFALO



Le 20 août, la bourgade d'El-Halia connaît l'horreur. Même ce nourrisson n'a pas été épargné par les combattants du FLN, qui ont torturé, mutilé et massacré aveuglément plus de 30 civils européens. Un tournant dans le conflit.



Le jour des obsèques, 6 000 Européens d'Algérie pleurent les morts d'El-Halia. « Les cœurs sont brisés, mais les poings se serrent », écrit l'envoyé spécial de Paris Match.



## LE SANG D'EL-HALIA ET LES LARMES DE PHILIPPEVILLE

Lundi 25 août 1955, au cours de l'hommage à Philippeville, sous les yeux médusés des officiels accusés de n'en avoir pas fait assez pour protéger les civils, Joseph de Angelis, proche de l'une des victimes, se déchaîne contre la gerbe offerte par le résident-général.

Photo CHARLES COURRIÈRE



La mort du « Foucauld laïque », le 24 mai 1955. L'administrateur Maurice Dupuy, fonctionnaire basé dans un poste isolé des Aurès, a été assassiné le jour même sur la route de Tebessa. L'embuscade tendue par le FLN a aussi coûté la vie à plusieurs militaires français et musulmans. Lors des funérailles du supplicié, le gouverneur-général Jacques Soustelle décore de la Légion d'honneur l'aîné de ses 8 enfants.

Le massacre de la cité minière d'El-Halia, près de Philippeville (actuelle Skikda), le 20 août 1955, creuse le fossé entre les deux communautés. Des familles entières d'Européens sont assassinées au couteau par le Front de libération nationale. Plus largement, une centaine de personnes – civils, militaires français et musulmans francophiles – sont tombées sous la lame des émeutiers indépendantistes dans tout le Constantinois. Après les funérailles, sous le coup de l'indignation, le maire de Philippeville, Paul Benquet-Crevaux, arrache les inscriptions officielles des couronnes. Puis, afin de canaliser la colère de la foule, il entonnera une vibrante « Marseillaise ».

## ALGER LA BLANCHE, OU L'ILLUSION AVANT LE CAUCHEMAR

*Ces rappelés massés sur le pont du paquebot « Ville d'Oran » en 1956 découvrent la « France d'en face ». « Nous sommes des centaines de bidasses à scruter le port, et la ville qui petit à petit se dévoile derrière, témoigne Guy Martinon, du 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Certains ont encore le cœur au bord des lèvres, tandis qu'Alger la blanche s'offre à notre regard curieux et inquiet. »*

Photo: FRANÇOIS PAGÉS







# « AVOIR 20 ANS DANS LES AURÈS »

Quinze ans séparent cette photo du film au titre évocateur de René Vautier (1972), où des appelés, chasseurs de fellaghas mais instinctivement opposés à la guerre, font acte d'insoumission. La différence entre la guerre d'Indochine et celle d'Algérie tient pour partie dans la nature des forces engagées. En Extrême-Orient, une armée de métier, le corps expéditionnaire, composée de troupes d'élite brûlant leur jeunesse dans les rizières ; en Afrique du Nord, à 400 000 militaires d'active s'ajoute l'arrivée massive de conscrits arrachés à la vie civile pour vingt-huit longs mois et jetés brutalement dans la fournaise des montagnes de la Mitidja. Ces derniers seront 1,3 million au total. Près de 30 000 hommes y laisseront la vie.



## UN ALBUM PHOTO SOUVENT MAUDIT

Un as à la rescousse en 1956. Pierre Clostermann (à g), héros des forces aériennes françaises libres et député gaulliste, devant son avion « Broussard ». Son engagement lui inspira le roman « Appui-feu sur l'oued Hallal ».

Jean-Jacques Servan-Schreiber, le fondateur du journal « L'Express », partisan d'une politique libérale en Algérie, est rappelé en août 1956 comme lieutenant-aviateur de réserve.

## L'HEURE DES APPELÉS, L'ANXIÉTÉ DES RAPPELÉS





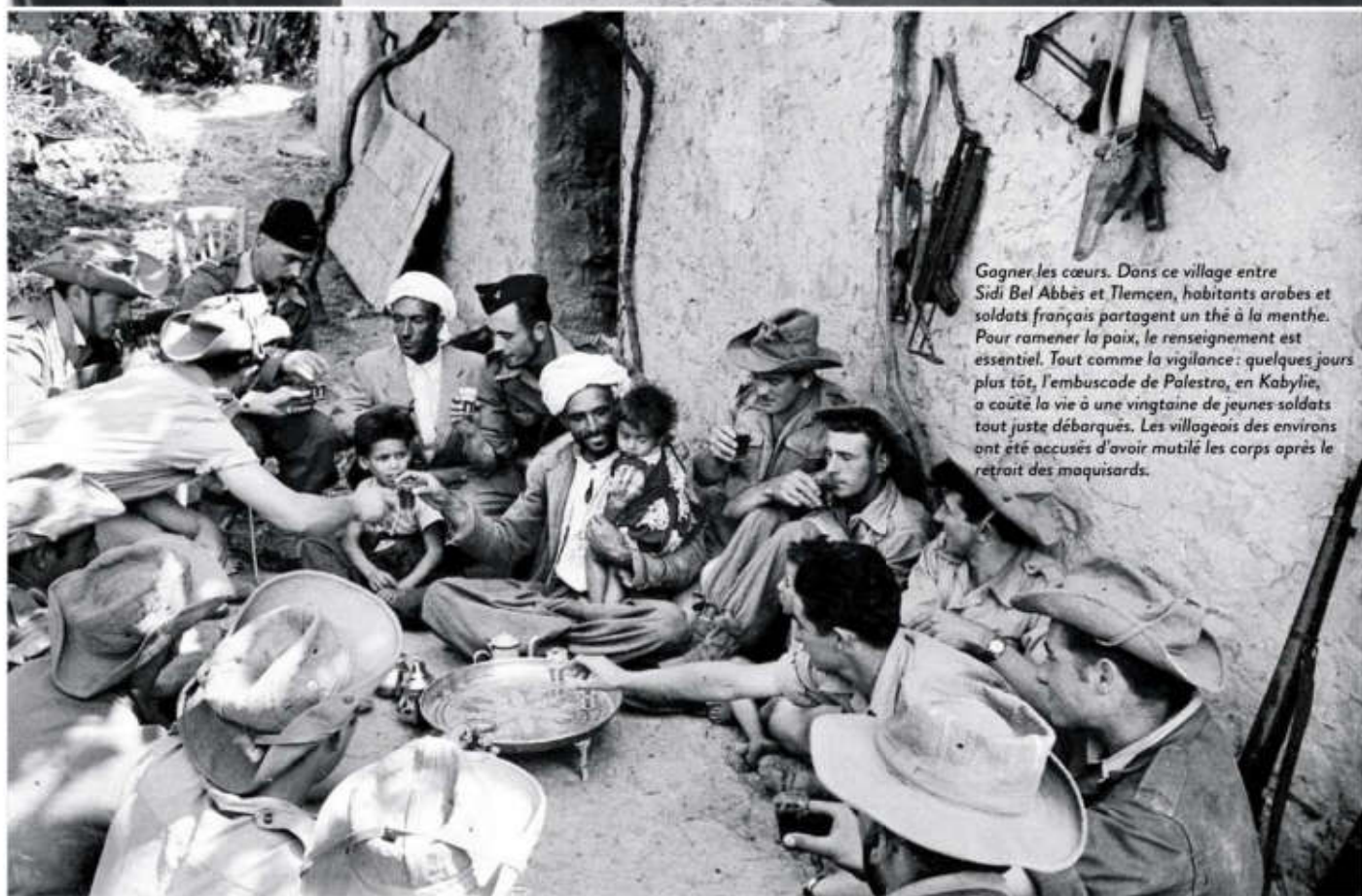
Henri Grcia, rappelé de 23 ans, passe à la chaîne d'habillement du camp militaire de Ger. On lui remet la distinctive paire de « godillots » cloutés des militaires français. En ce printemps de 1956, le gouvernement de Guy Mollet a décidé de rappeler 70 000 soldats des classes disponibles et prolongé le service militaire à vingt-huit mois. Une décision qui ne va pas sans heurts.



Juillet 1956. La guerre, c'est d'abord tuer le temps. Heureusement pour ces rappelés basés dans la région de Tlemcen, il y a la belote. « La vie au poste ou au cantonnement n'est pas toujours drôle, peut-on lire dans le numéro de Paris Match qui publie cette photo. Mais peu à peu, elle s'organise. Avec les journaux, le courrier, l'harmonica, un jeu de cartes et quelques blagues, les jours passent. »



*Mai 1956, la défonce. L'ennemi peut se dissimuler sous les traits d'un innocent fermier, comme ce paysan de Tlemcen. Fouilles et recherche d'armes font partie des principales missions des appelés.*



*Gagner les cœurs. Dans ce village entre Sidi Bel Abbès et Tlemcen, habitants arabes et soldats français partagent un thé à la menthe. Pour ramener la paix, le renseignement est essentiel. Tout comme la vigilance: quelques jours plus tôt, l'embuscade de Palestro, en Kabylie, a coûté la vie à une vingtaine de jeunes soldats tout juste débarqués. Les villageois des environs ont été accusés d'avoir mutilé les corps après le retrait des maquisards.*

## MAINTIEN DE L'ORDRE, FOUILLES ET PACIFICATION

*Un poste avancé. La méthode française consiste en un minutieux quadrillage du territoire algérien. Le contrôle du terrain comme des populations vise notamment à couper les villages arabes des fellaghas de l'Armée de libération nationale.*

Photo FRANÇOIS PAGES





Octobre 1955. Indissociable de la silhouette du combattant d'Algérie, le chapeau de brousse. Il a été adopté par la troupe française lors du conflit indochinois. Côté armement, les soldats sont équipés du classique fusil modèle 1936 ou du pistolet mitrailleur MAT 49. Des armes américaines datant de la Seconde Guerre mondiale sont également utilisées.

# Des feux mal éteints...

**On nous disait : « Tu verras quand t'auras fait ton service militaire... Sept cent trente jours, Max, Sept cent trente jours ! Rien ne sera plus comme avant... »**

Par **PHILIPPE LABRO**

**D**is, tu te souviens, Max ? Sans consigne, on partait dans les camions bâchés, « casquelégercasquelourd », le ceinturon sciant en deux la grosse capote de laine, les chargeurs pendus sur les hanches dans leurs étuis de cuir couleur crème caramel. En espérant violemment qu'il pleuvrait et que le temps serait infect, parce que lorsqu'il pleuvait à Alger, les gens ne s'excitaient pas beaucoup, et pas longtemps. Sans consigne. Sans même savoir si on avait le droit de dégager une MAT 49 en direction des balcons d'où l'on nous canardait parce que de tracts rédigés en français, par des Français, avaient donné l'ordre de le faire.

Sur les balcons d'Alger, les femmes étaient en robe de chambre, les hommes portaient des pyjamas, et quelquefois des maillots de corps. On les voyait pointer leur gueule derrière les draps qui séchaient et l'on devinait parfois, entre les chaussettes et les caleçons, le canon d'un P38 dirigé vers la rue. Les gosses, pour leur part, faisaient sauter des pétards sifflants autour des vilains soldats français.

[...] Plus rien ne serait pareil. Vous aviez perdu l'innocence. Il deviendrait de plus en plus délicat de retrouver sur votre visage la trace de l'enfance.

Déjà, dans la salle de police, à quatre heures du matin, au moment du dernier tour de garde, lorsque le chef de poste venait secouer par l'épaule toutes ces formes endormies sous des couvertures sombres et moites, vous aviez, à vingt ans, des expressions terribles de vieux ouvriers accablés. Vos regards étaient ternes, vos lèvres désabusées, et sur vos joues mal rasées se dessinaient des sillons de scepticisme, de rancœur ou de résignation. Et puis, un jour, il n'y aurait plus d'enfant en vous. On l'aurait définitivement tué, plus rien ne serait pareil.

Vous faisiez partie d'une génération d'après guerre, que vos aînés le veuillent ou non. Vous alliez vivre, travailler, voter « après la guerre ». La vôtre. Vous étiez des anciens combattants. Que vos aînés aient envie de l'oublier ou pas, vous aviez accompli tous les gestes rituels du système policier, depuis le règlement de la circulation routière jusqu'à l'application de la question préalable que l'on appelait délicatement « l'exploitation ». Certes, vous ne l'aviez peut-être pas tous fait. Mais vous aviez été tous mêlés à l'affaire et au système, vous aviez vécu ensemble sous le poids de la même affaire, de bout en bout, la mort était présente, sournoise et glacée, et cela vous donnait comme la connaissance d'une autre dimension, jusqu'ici inaccessible.

La mort obtenait enfin, dans votre vie, l'importance que vous n'aviez jamais voulu lui accorder.

Jusque-là, vous vous preniez pour des immortels, comme tous

les enfants du monde. Dorénavant, par la force des circonstances, la ténacité des propos de chambrée ou la vérité des expériences individuelles, le moindre geste, le moindre odeur, le moindre objet vous parlaient de la mort. Les détails les plus insignifiants : les ordures qui s'amassent au bas du boulevard Savorgnan-de-Brazza ; un manège de chevaux de bois qui brûle lentement à quatre heures de l'après-midi ; des fleurs qu'on dépose sur les trottoirs du plateau des Glières ; des fumées suspectes qui montent de la Casbah ; l'appel incessant des ambulances militaires et civiles ; un rideau de fer qu'une vieille femme baisse à la hâte ; des jardins d'enfants désaffectés ; l'ombre immense des réverbères éteints sur la route dite « route Moutonnière ». Chacune de ces images, chacun de ces moments vous infligeait le souvenir tout chaud d'une mort voisine que vous aviez aussi transmis des coups de feu dans la nuit, des flaques de sang, la disparition d'un ami, le témoignage d'un bidasse rencontré le jour de la solde, ou la lecture rapide d'un journal de Paris parvenu jusqu'à vous par hasard.

[...] Lorsque vous êtes partis, Loulous de la 55 1/A, 57 2/B, 59 2/C, 60 2/B, on vous a chanté sur tous les tons : « Tu verras quand t'auras fait ton service militaire ! » Cela faisait partie du petit « jacassin » personnel que vous emportiez sous les drapeaux, avec les autres phrases :

« Te fais pas remarquer et obéis toujours.

– Faut en passer par là, on en a tous chié à un moment.

– Vingt-huit mois c'est pas long, tu verras, ça va vite.»

Ou encore :

« Surtout te mêle pas d'politique et essaie quand même d'obtenir un petit galon.»

Eh bien voilà, vous l'aviez fait votre service, vous aviez donc vu, vous étiez é-di-fiés, renseignés, vous aviez obtenu toutes les informations nécessaires pour continuer votre marche dans l'Univers.

Maintenant, comme un grand fleuve boueux qui charrie tout à la vitesse du vent et qui déplace tant de choses, tant de cailloux et tant de pierres, tant d'arbres et tant de terre, tant de gravier, tant de misères, l'Algérie passait à travers vous et vous quittait et vous ne pouviez plus la rattraper. Elle s'enfonçait comme un fleuve obscur dans la profondeur de votre mémoire et de votre passé.

Ce faciès bouffi et cireux, cette grisaille qui encerclait les yeux, ces traits tendus au-dessus des sourcils et sous des cheveux qui pouvaient tomber sans que cela vous étonne, cette courbature dans les épaules, cette vivacité qui vous manquait dans les jambes et cette fraîcheur que vous appeliez en vain, il ne fallait pas chercher pourquoi ni comment cela vous était arrivé.

Sept cent trente jours, Max, sept cent trente jours. Voilà pourquoi plus rien n'était pareil. ■

# JACQUES PERRIN

## « En Indochine, les volontaires s'engageaient pour un idéal. Ce n'était pas le cas en Algérie »



Il est le personnage emblématique des grands films de Pierre Schoendoerffer. Celui qui sublime les cas de conscience à l'heure de « la fin des empires ». De « La 317<sup>e</sup> section » (Indochine) au « Crabe-tambour » (pour l'Algérie), Jacques Perrin personnalise la passerelle entre les époques.

Un entretien avec **RÉGIS LE SOMMIER**

**Paris Match.** Vous avez commencé au théâtre et, au cinéma, c'est Pierre Schoendoerffer qui vous a offert votre premier grand rôle. Racontez-nous votre rencontre.

**Jacques Perrin.** Je dois tout à Pierre, dans mes films, mes documentaires, mes désirs et mes passions. Pour « La 317<sup>e</sup> section », je m'attendais à un film avec une rigueur et un esprit militaires. Je me suis retrouvé à la croisée des chemins de tous les rêves et de toutes les envies. Le film a été tourné en trois mois aux trois frontières : Laos, Cambodge et Vietnam. Autour de moi, il y avait Raoul Coutard, directeur de la photographie, Georges Liron, cadreur, et Jean Garcenot, assistant opérateur. J'étais encadré par trois anciens. Ça forme véritablement. A l'origine, j'étais ami avec Georges de Beaugard, le producteur de la nouvelle vague. C'est lui qui m'a présenté Pierre. Beaugard ne s'exprimait pas très bien. « Pourquoi aimez-vous ce film ? – Parce que c'est intéressant. C'est bien, c'est nouveau... » Il fallait comprendre aussi : « Parce que ça ne coûte pas cher. » Sur le tournage de « La 317<sup>e</sup> », la production n'avait aucun égard pour nous, aucune nouvelle, aucun défraiment, même pas de billet de retour. Avec Bruno Cremer, nous sommes allés à Hongkong, où un représentant de la BNP a consenti à nous prêter de quoi rentrer. J'ai rencontré Schoendoerffer à la demande de Beaugard. Il me voit et me dit : « J'ai un personnage, mais ce n'est pas pour vous, vous êtes trop gras, trop gros. »

**Mais vous étiez mince !**

Pas autant que les anciens d'Indo qui revenaient de leur campagne... Donc, j'ai compris. Je lui ai dit : « Vous me donnez quinze jours ? » J'ai arrêté de manger et j'ai perdu 10 kilos. C'est une aventure extraordinaire quand on a 20 ans. Aussi bien pour moi que pour Cremer. On se rendait compte qu'on vivait un moment tout à fait exceptionnel. Cremer s'interrogeait sur la valeur de cette expédition perdue aux trois frontières. Schoendoerffer me disait : « Toi, tu as tourné, tu es un acteur. » J'avais tourné un film en Italie avec Zurlini, « La fille à la valise ». Il l'avait vu, et c'est aussi pour cela qu'il m'a engagé. « Donc, dis-moi ce que tu penses du film ? Je merde ? »

– « Non, c'est épatant comme document. Parce que plus que ton histoire, plus que ce que tu veux faire, tu as un document. » On était dans la jungle. Coutard était obligé de courir devant pour placer la caméra. On marchait avec notre barda sur le dos, et il fallait tourner en même temps. Et quand Coutard n'était pas prêt, Schoendoerffer gueulait. A un moment, Coutard en a eu marre, il lui a dit : « Ecoute, prépare les choses, dis où on va tourner que je place l'équipe [ils étaient trois], la caméra, etc. – Ne m'emmerde pas, toi tu t'occupes de la technique et moi je fais un film. » Pierre vivait son film, il avait souffert, il avait vu ses copains tomber, donc il ne voulait pas faire n'importe quoi. Il fallait qu'on soit vrais. De temps en temps, Cremer lui disait : « Mais est-ce qu'on est bien ? Est-ce qu'on est justes ? – Je ne vous demande pas si vous êtes bien ou justes, répondait Pierre, je vous demande d'être ! » Le premier jour, Pierre nous a demandé de faire le lever des couleurs avec les supplétifs cambodgiens. Avec Cremer, on est comédiens, quand même, alors on ne va pas rigoler. Le deuxième jour, on le faisait vraiment. Nous étions entourés par les anciens d'Indo, l'équipe de Coutard, donc on ne pouvait pas bluffer. On n'avait pas besoin de maquillage, car, à force de marcher toute la journée avec le barda sur les épaules, ça suffisait. C'était ce que voulait Schoendoerffer, nous mettre dans le bain. J'avais 20 ans. Quels sont les acteurs qui ont la possibilité de vivre une aventure pareille à cet âge ?

**Qu'est-ce que vous connaissiez de l'Indochine à l'époque ?**

Je me demandais ce que faisaient les gens là-bas. Je faisais alors une petite confusion entre les appelés, il n'y en avait pas en Indochine, et les volontaires. Là, j'ai découvert au fur et à mesure et par les récits de ces anciens pourquoi ils étaient partis. Et c'était fascinant. Ce n'était pas simplement pour faire la guerre et défendre l'empire. C'était pour vivre une jeunesse, quelque chose d'exaltant. Et pour cet amour de la jeunesse et de l'aventure, ils étaient prêts à aller jusqu'à prendre le risque de la mort. Parce qu'au risque de la mort, il y a l'exaltation de la vie. Ce n'étaient pas des têtes brûlées.





Bruno Cremer et Jacques Perrin dans «La 317<sup>e</sup> section», tournée au Cambodge en 1964.



«Le crabe-tambour», sorti en 1977.

Ils portaient pour un idéal qui correspondait à chacun. Chez les anciens du corps expéditionnaire, il y avait l'empire, bien sûr. Mais la plupart des jeunes, après la guerre, se demandaient quel était leur avenir. En allant là-bas, au-delà de l'idéal, de la jungle telle qu'on peut l'imaginer, on trouvait une guerre terrible. Et une rencontre possible avec la mort.

**Dans l'expérience que vous avez vécue en tant qu'acteur de ce film, avez-vous réalisé ce qu'avait représenté l'Indochine ?**

Tout à fait. Liron me disait : «Tu vois, ce que j'aime dans ce pays, bien sûr, c'est la fraternité, j'aime la jungle, j'aime la nature. Regarde autour de nous, ces arbres... Ce sont des jungles qui ne ressemblent à aucune autre dans le monde. Elles vous envoient.» Quand ils ont fait le film, on était en plein pèlerinage. Toute leur pensée était tournée vers leurs copains qui n'étaient plus. Il n'y avait pas d'hôtel. On marchait toute la journée. Le matin, il y avait une petite pénombre, une demi-lumière à peine et on entendait les gibbons qui se réveillaient. C'était fascinant, un pays de mystère. Au bout d'un certain temps, on entendait les grognements des tigres. On ne les a jamais rencontrés, entendu seulement. La jungle, c'est le miroir de ce que vous êtes. Vous vous enivrez de ce fabuleux contact avec la nature. Schoendoerffer pensait son film comme un poème à la mémoire de ses copains. Il m'a entraîné dedans. A la fin, il a fini sur une civière, bouffé par la fièvre, la malaria.

**Pour l'historien britannique Anthony Beevor, «La 317<sup>e</sup> section» est le plus grand film de guerre jamais réalisé. Pourquoi, selon vous ?**

Parce que c'est le témoignage des hommes pris dans la tourmente de la grande Histoire. Ce n'est pas l'Histoire, ce sont les hommes qui sont dedans. C'est ça qui change complètement. Quand le film est sorti, on me disait : «Tu as fait un film de droite.» Je répondais : «Vous n'avez rien compris. Allez le voir. C'est une histoire d'hommes jetés dans une situation trop grande pour eux et qui essaient de s'en sortir. Et ils s'en sortent par l'amitié, la solidarité, la camaraderie.» Par la suite, j'ai produit des films sur la nature, toujours avec l'esprit Schoendoerffer, avec cette inquiétude constante qu'il avait et que j'adore. Il avait ces phrases : «En dehors de la défaite, rien n'est plus terrible que la victoire.» C'était Pierre ! Ça tombait comme ça, aussi inattendu.

**Dans «Le crabe-tambour», on n'est plus dans la guerre, mais dans ses conséquences. Ce film fait le lien entre l'Algérie et l'Indochine.**

C'est vrai, mais la trajectoire du lieutenant Guillaume – qui inspira le film –, ce n'est pas véritablement le putsch d'Alger. Il l'a fait, certes, mais ce n'est pas ça. C'est l'homme. Quand Guillaume est arrêté à Djibouti, il y a une quête chez lui. Ce n'est pas la marche d'un militaire. Il va ensuite poursuivre son destin. Il ne prend pas sa retraite, pas du tout. Il va devenir pêcheur sur les grands bancs de Terre-Neuve. Terre-Neuve, parce que c'est difficile. Un paysage qui appartient aux

limbes de l'océan. De temps en temps, la brume, les nuages donnent le dessin de quelque chose. Et ce dessin vous encourage à atteindre vos mythes. C'est cela, «Le crabe-tambour». Le film était en grande partie inspiré du bouquin de Joseph Conrad «Au cœur des ténèbres». Toute sa vie, Schoendoerffer a revécu Conrad.

**Comme Coppola avec «Apocalypse Now» : la confrontation de l'homme avec une nature hostile et la quête d'une destinée.**

Une quête permanente. A notre retour à Paris Schoendoerffer m'avait invité chez lui un soir avec Joseph Kessel et Lucien Bodard. Il avait un rituel, il allait dans sa bibliothèque où il y avait sa pipe d'opium. Il fallait mettre le sarong pour s'allonger sur le côté. Sans le sarong, ce n'est pas de l'opium, quoi !

**Dans «Le crabe-tambour», il y a l'opium mais aussi la confrontation muette avec Jean Rochefort, qui joue le capitaine.**

Le personnage de Rochefort a exercé ses fonctions de capitaine toute sa vie, alors que Willsdorff était dans une quête, parti sur les mers. Schoendoerffer réfléchissait sur les gens qui laissent des traces. Qu'est-ce que vivre, sinon de laisser une trace ? Ce n'était pas de l'histoire militaire, parce qu'ils ont été abusés. Ce qu'on leur a fait faire en Indochine, c'est lamentable. Je ne parle pas de l'Algérie. Toute sa vie, ce qui l'a poussé, c'est la parole donnée. Mais à un moment, sur la parole donnée, on a fait fausse route.

**Pourquoi, quand on évoque l'Indochine et l'Algérie, a-t-on l'impression que l'une est joyeuse, même si c'est une défaite, alors que l'autre c'est le néant, quelque chose d'extrêmement douloureux.**

Les volontaires et les appelés. En Indochine, les gens sont partis pour un idéal. Durant la présence des Français régnait un grand romantisme. Ce qui n'était pas tout à fait le cas en Algérie. Partir en Indochine, c'était quelque chose... Quand on voyait le bateau qui franchissait Port-Saïd pour pénétrer dans l'océan Indien et gagner cette terre de toutes les aventures... Pour les appelés en Algérie, ce ne fut pas du tout la même chose. Et le retour des pieds-noirs fut terrifiant. Il y a aussi les harkis qu'on a laissés tomber. L'armée française s'est déshonorée. Déshonorée déjà par les engagements non tenus. En Indochine, malgré la défaite, je ne crois pas qu'il y ait chez les anciens du corps expéditionnaire une haine envers le Vietnamien. Je crois que le temps a fait son ouvrage. Alors que beaucoup de militaires n'ont pas digéré l'Algérie. L'Indochine reste une guerre terrifiante, exaltante pour certains puisqu'ils y rencontraient la folie de l'homme et que les militaires vietnamiens savaient très bien faire souffrir les gens du corps expéditionnaire. Mais l'Algérie, je parle des gens du contingent, ça leur tombait sur la tête : «Mais qu'est-ce qu'on fait là ? Mais pourquoi ?» Ils étaient dans un conflit où la torture a été pratiquée. Mais pourquoi tout ça ? J'ai été très marqué par la guerre d'Algérie, parce que j'y ai laissé des copains. C'était ma génération. Les plaies ne sont pas fermées et elles ne peuvent pas être fermées. ■



# LA SALE GUERRE

Tandis qu'en métropole la radio d'Etat donne la parole aux appelés le soir dans une émission au titre tendre et désuet, « Kabylie mon beau pays », le canon tonne à travers les hauts plateaux. Lors de ces micro-trêves radiophoniques, les soldats déclinent leur matricule. En deux minutes trente d'un bonheur fragile, ils dédient un air de Dario Moreno, Sacha Distel ou Dalida à leurs fiancées. Mais la guerre est là, dure et violente. Moyens matériels à l'appui, l'artillerie et le génie mitraillent les wilayas rebelles. Aux embuscades (celle de Palestro hantera les esprits) succèdent attentats et enlèvements du FLN parmi la population civile, exécution de prisonniers militaires et l'engrenage de la torture pour les fellaghas captifs tombés entre les mains de prétoriens dévoyés.

## BAPTÊME DU FEU EN GRANDE KABYLIE

*Sur le piton 517, une batterie d'artillerie appuie une opération dans la vallée. Malgré l'interdiction de l'armée, plusieurs appelés documentent leur quotidien en Algérie en prenant des photos. Témoin ce cliché de Gérard Van Der Linden, Roubaisien de 20 ans qui servira comme infirmier entre 1959 et 1960.*

Photo GÉRARD VAN DER LINDEN





1. Février 1956. En Algérie, les légionnaires sont comme chez eux. Sidi Bel Abbès est la « capitale » de la Légion étrangère depuis 1843. 2. Un groupe de pilotes à Sétif. Les hélicoptères seront employés pour des missions de surveillance, de sauvetage ou d'assaut. 3. La Royale aussi est pleinement mobilisée pendant le conflit, sur mer mais aussi sur terre, avec ses troupes de fusiliers marins. 4. Négligées depuis la Seconde Guerre mondiale, les unités montées connaissent un retour en grâce en Algérie. Les escadrons à cheval sont utilisés en terrain impraticable pour les véhicules.



## MÊME LES CHASSEURS ALPINS MONTENT AU FRONT

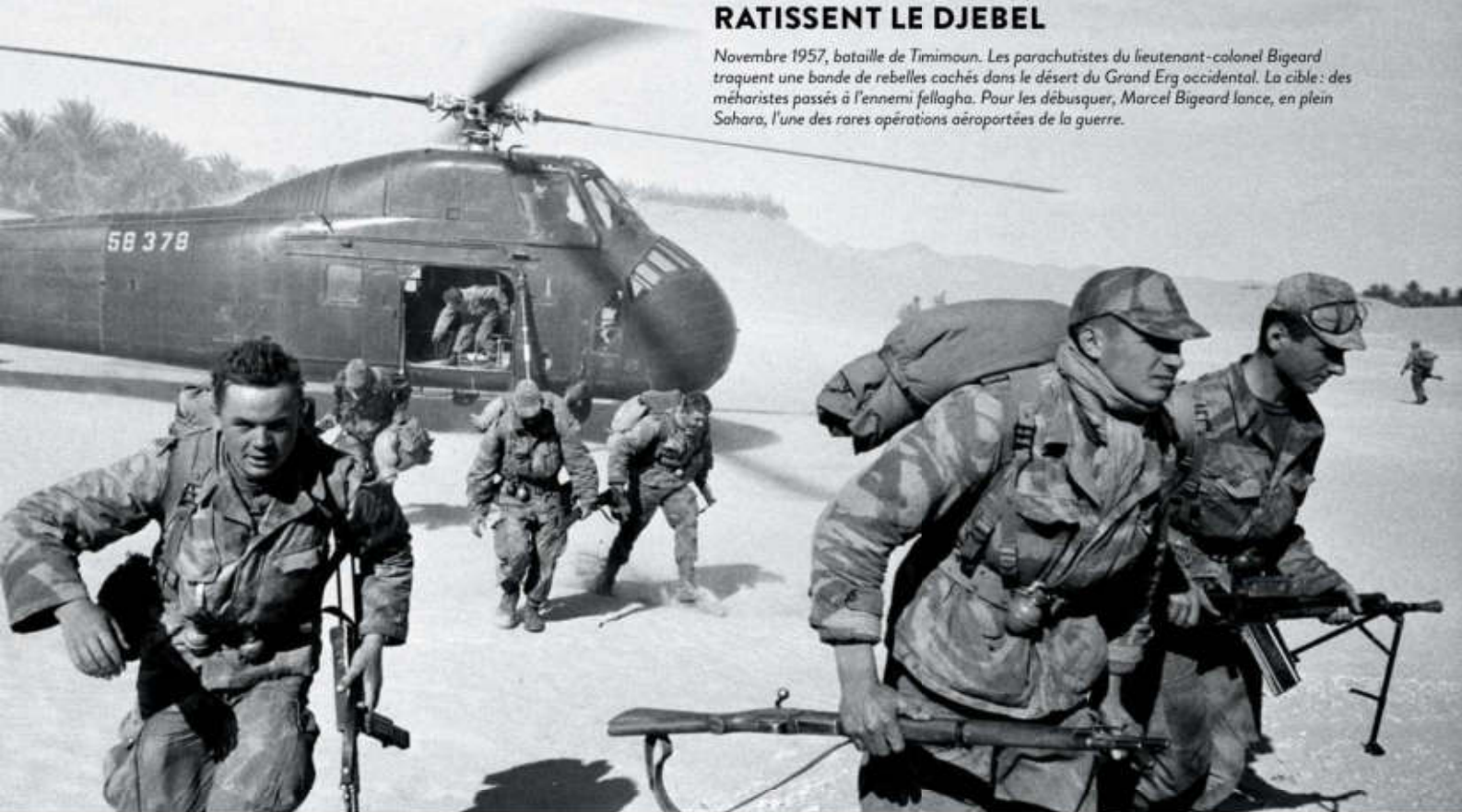
*Les diables blancs en Kabylie. Seules des troupes de montagne expérimentées peuvent ratisser l'hostile massif du Djurdjura, bastion du FLN. Ce cliché de notre photographe fera la couverture de notre numéro du 10 mars 1956. « Sur les pentes neigeuses d'Afrique, les chasseurs alpins veillent jour et nuit dans la grande inquiétude algérienne », dit la légende l'accompagnant*

Photo **FRANÇOIS PAGÈS**



## EN TENUE LÉOPARD, LES PARAS RATISSENT LE DJEBEL

Novembre 1957, bataille de Timimoun. Les parachutistes du lieutenant-colonel Bigeard traquent une bande de rebelles cachés dans le désert du Grand Erg occidental. La cible: des méharistes passés à l'ennemi fellagha. Pour les débusquer, Marcel Bigeard lance, en plein Sahara, l'une des rares opérations aéroportées de la guerre.



A l'abri d'une dune, Bigeard étudie le terrain. Le général Salina donne au commandant du 3<sup>e</sup> RPC carte blanche pour retrouver les déserteurs retournés par le FLN. Au bout d'une semaine de recherches dans la mer de sable, l'ennemi est repéré à 80 kilomètres de Timimoun.

Le lieutenant Roher, du 3<sup>e</sup> RPC, et son radio. L'officier sera tué par un franc-tireur au cours du combat contre la katiba (compagnie) de méharistes possédée à l'ennemi à Hassi Rhambou. Celle-ci est écrasée et perd une centaine d'hommes, contre seulement 12 côté français. Mission accomplie pour Bigeard : début décembre, la rébellion FLN est éliminée dans cette partie de Sahara.



## Le temps des centurions

Par MARCEL BIGEARD

« Aucune bête au monde... » Quand, en 1959, paraît le livre album de Marcel Bigeard, alors colonel, et du photographe Marc Flament, Paris Match en publie les bonnes feuilles. L'heure est à la gloire des parachutistes. Des sables de Timimoun aux rocs déchiquetés des Aurès en passant par les djebels pelés, ils écrivent le livre d'heures des « centurions », surnom martial. Mais parfois sonne la dernière heure : « Nous avions rendez-vous, à chaque coin de piste, piste sans fin, derrière chaque dune, chaque piton, mais c'était aussi avec la mort », écrit Bigeard. Son livre est dédié au sergent-chef Sentenac, évadé de Dien Biên Phu, tué au combat le 21 novembre 1957.

Volontairement, aucune individualité n'est mise en valeur. Sauf Sentenac, qui est mort, et dont ces photos sont un peu le monument. Ne cherchez pas un numéro de régiment ; sachez seulement que les acteurs du livre sont des paras.

Vous les verrez marcher ces hommes, boire, manger, se battre. Et repartir en laissant derrière eux leurs camarades morts. Graver des pitons rocheux, traverser des forêts de chênes-lièges, peiner dans le sable du désert.

Le combat n'est que l'aboutissement de toutes ces souffrances. Ce que nous avons voulu montrer dans sa simple vérité, c'est la sueur, la faim, la soif, les lèvres brûlées, le froid des nuits, l'angoisse de l'approche, les jambes harassées par les rochers. Et puis le tonnerre de la mort, qui a fait du copain de chair et de sang – le temps d'une traînée rouge partie d'un buisson – une dépouille que l'on traîne, pieds raclant les cailloux du chemin. [...]

Le grand vent chaud du Sahara effacera demain les traces de nos pas. Il déplacera les dunes, ensevelissant pêle-mêle les douilles vides, les boîtes rouillées et les armes perdues. Et jusqu'au souvenir de ce combat... Ils furent



La photo des derniers instants du sergent-chef René Sentenac, touché mortellement lors du combat de Timimoun, ornera toujours le bureau de Marcel Bigeard. Sentenac faisait partie des rares soldats à s'être échappés de la cuvette de Dien Biên Phu après la capitulation française. A sa mort à 27 ans, il était titulaire de la croix de guerre, de la Légion d'honneur et de la médaille militaire avec 7 blessures et 13 citations.

quelques-uns à remporter la victoire chez eux, comme chez nous : Rhoer, un lieutenant... Il bascula d'une dune, laissa glisser son arme : il était enfin arrivé...

Puis ce fut Sentenac... Il dut encore faire un dernier effort pour mourir. Son visage apaisé nous parut si beau. Ce qu'il cherchait de l'autre côté de la crête, ce n'était pas une poignée de bédouins et leurs fusils, mais cette chose impossible qui le hantait depuis si longtemps et qui ne se trouve que dans le sacrifice et la mort. Seule elle permet de se confondre avec ce qu'il y a de plus grand, de plus inaccessible. C'était sa manière à lui, Sentenac, de comprendre

Dieu. Et ça, aucune bête ne pourrait le faire...

En guise d'épigramme, Bigeard choisit alors une citation d'Antoine de Saint-Exupéry, tirée de « Terre des hommes » : « Mais je me disais : ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Mes camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas... Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence... Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait... »

« Aucune bête au monde... » de Marcel Bigeard et Marc Flament, éd. La Pensée moderne.



## LE SORT DU PRISONNIER

*Dans les Aures, ce soldat du général Jean Gilles a ligoté son prisonnier qui a tenté de s'échapper.*

Photo CHARLES COURRIERE



## TOUS SUSPECTS DANS LA CASBAH

Un soldat français passe cette femme  
ou détecteur de métaux dans une  
ruelle de la casbah en janvier 1957.  
La bataille d'Alger vient de débiter.  
Elle est remportée dix mois plus tard  
par les paras du général Massu, qui  
réussissent à asphyxier le FLN.  
Mais la victoire a un prix : les centaines  
d'attentats des indépendantistes,  
et une controverse durable sur les  
méthodes musclées de Massu.

Photo **DANIEL CAMUS**





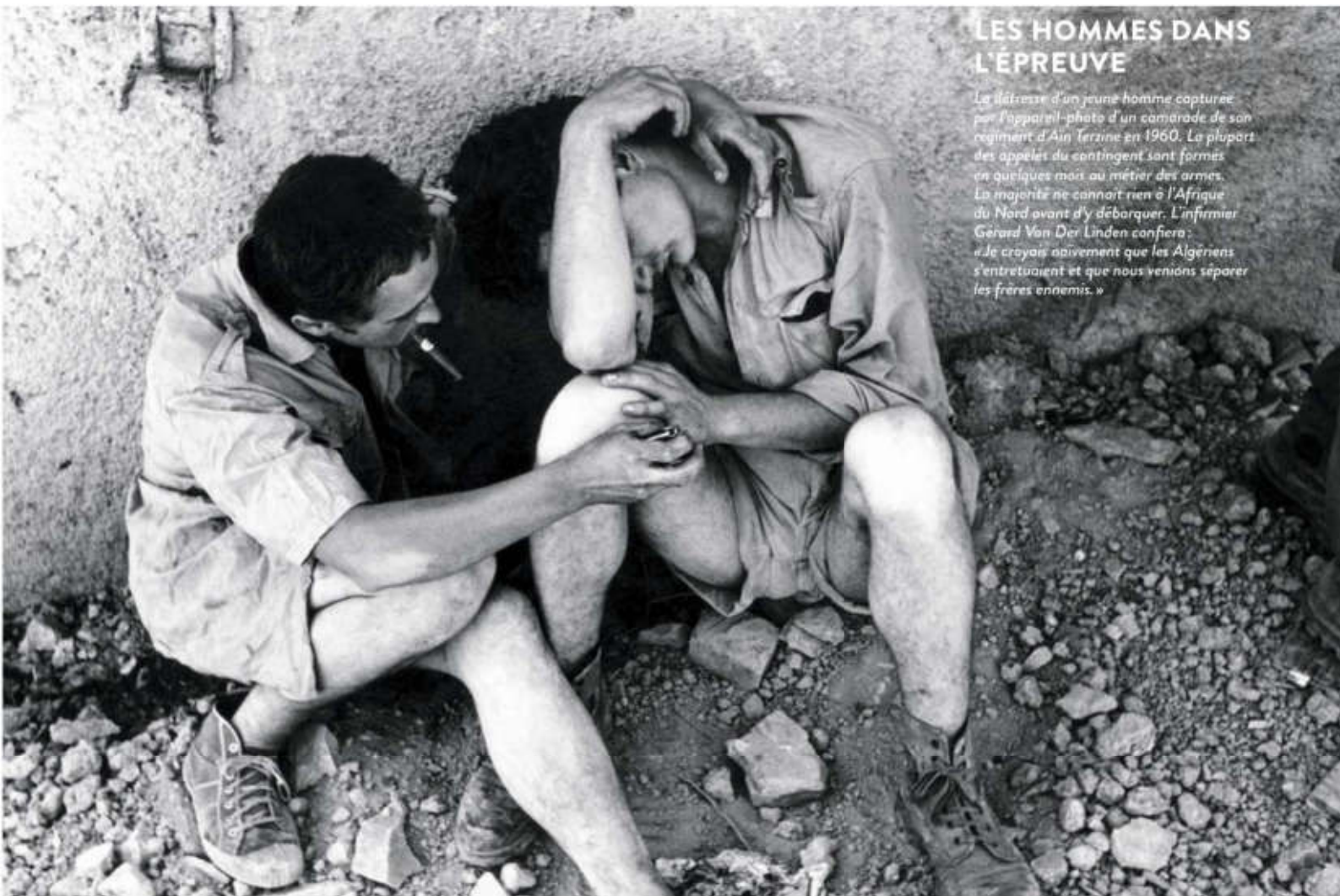
*De la guerre à la guérilla. Funérailles des soldats tués dans l'embuscade des gorges de Palestro (aujourd'hui Lakhdar), en Kabylie. Le 18 mai 1956, lors d'une mission de reconnaissance, 17 appelés du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale tombent sous les balles du commando d'Ali Khodja, un déserteur de l'armée française. Ce dernier est traqué et trouve la mort cinq mois plus tard.*



*28 octobre 1956. L'embuscade de Tablat, aux environs d'Alger, est une des plus sanglantes de la guerre. Vingt-sept soldats du 146<sup>e</sup> régiment d'infanterie périssent. Parmi eux, Jean Muller, un rappelé scout de 25 ans qui dénonçait dans sa correspondance tant l'usage de la torture par l'armée que les exactions des fellaghas.*

## LES HOMMES DANS L'ÉPREUVE

*La détresse d'un jeune homme capturé par l'appareil-photo d'un camarade de son régiment d'Ain Teraine en 1960. La plupart des appels du contingent sont formés en quelques mois au mépris des armes. La majorité ne connaît rien à l'Afrique du Nord avant d'y débarquer. L'infirmier Gerard Van Der Linden confiera : « Je croyais naïvement que les Algériens s'entre-tuaient et que nous venions séparer les frères ennemis. »*



Dès 1956, la métropole découvre brutalement les premiers traumatismes d'une guerre qui ne dit pas son nom... Dix-huit mois après la Toussaint rouge, une série d'attentats du FLN le 1<sup>er</sup> novembre 1954, les premiers rappelés débarquent en Algérie, en renfort du contingent. En ce mois de mai, une unité française, celle du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale (RIC), est anéantie dans une embuscade. Le nom de Palestro (dix-sept morts, un seul rescapé), une commune de Grande Kabylie, devient le symbole d'un conflit sans merci. S'appuyant sur cette embuscade tragique, l'Armée de libération nationale (ALN) tisse une propagande pour recruter de futurs « djou-nouds », ses soldats. La France, elle, pleure ses fils. Régulièrement, chaque ville verra se former l'accablant cortège des cercueils fleuris drapés de tricolore tandis qu'en guise d'adieu solennel, retentit la rituelle « Sonnerie aux morts ».

*4 août 1955, le retour des héros. Ces six hussards parachutistes se sont évadés du djebel Chechar, au sud des Aurès, où ils étaient détenus depuis quatre mois par des maquisards. Un exploit qui leur vaut une médaille et les honneurs d'une conférence de presse.*

## L'ENGRENAGE DE LA TORTURE

# « On va te réveiller, t'inquiète pas. » Et le témoin tomba. Pour de bon

En 1983, deux ans avant son prix Goncourt, l'écrivain reconstitue les interrogatoires à la gégène des barbouzes du 2<sup>e</sup> bureau.

Par YANN QUEFFÉLEC

**« Je me suis engagé par désœuvrement, et peut-être aussi par provocation – mais sans trop savoir qui j'espérais provoquer. Une simple demande au commissariat, et c'en est fait du civil. Je serais aussi bien devenu moine ou marabout pour étoffer mon identité. Si j'ai choisi l'Armée, c'est à cause de la guerre: j'allais vivre avec la mort. [...]**

En Algérie, la situation s'aggravait. L'œuvre de pacification tournait au bain de sang. Côté fell\* et côté français, on se passait les nerfs sur les prisonniers. [...] Les rumeurs d'atrocité circulaient: ablations sexuelles, égorgements, suicides, viols. Moyennant quoi, la Nation mobilisait le contingent. Vingt-huit mois d'armée. [...]

Je n'étais pas algérophobe, et si je daubais moi aussi les « bicots », ce n'était pas la réalité qui trinquait mais le mythe et ses attendus caricaturaux qu'on pouvait dénombrer comme suit: les bicots sont voleurs, sournois [...]. Le poncif primait la vérité. [...]

Je narguais les miens. Le leur faisais miroiter tous les dangers auxquels j'allais m'exposer. Peine perdue: « Tâche au moins de faire ton devoir », disait mon père. Il voyait dans l'Algérie comme une maison de redressement qui lui façonnerait un fils honnête et socialement bien portant. [...] Il émit un jour un lapsus désastreux: « J'aimerais bien que l'Algérie te mette du plomb dans le crâne. » [...]

[...] Huit cent vingt jours au jus, autrement dit huit cent vingt siècles [...] La France est à tous les diables. Je ne me rappelle rien, sauf la traversée Marseille-Alger sur le « Sidi Ferruch », un rafiot couvert de minium tout en mâts de charge et trépidations. Certains veinards avaient trouvé place à l'air libre. Mais le gros du contingent croupissait à l'étuvée dans les entreponts surchauffés qui puaient la graisse, la sueur et le tabac. Et le mal de mer n'avait pas été long à ravager nos estomacs pleins de vinasse. Avant le départ, je connus un vrai sentiment de bonheur. J'étais sur un bateau pour la première fois, tout pour moi sentait la bourlingue: le laiton crasseux des hublots, les lampes grillagées, les barrots couturés d'écrous, les cloisons gorgées de peinture où forniquaient des mouches et je me répétais à mi-voix: « Un bateau, je suis sur un bateau », tirant de ces mots talismans des vertus consolatrices. [...]

Au petit jour, on nous fit débarquer aux accents d'une fanfare militaire et sous les applaudissements frugaux des curieux venus accueillir les nouveaux bataillons. Le hall de la gare maritime était une kermesse où des rombières de la Croix-Rouge étaient venues

nous prodiguer rissettes et colis alimentaires. Ces assauts d'aménité me donnaient envie de mourir et c'est avec joie que j'aurais troqué tous leurs biscuits contre un sandwich au cyanure. [...]

**Que nous fussions là pour tuer, c'était clair. Pour tuer la nuit. Quand on ne sait pas qu'on tue, quand on ne sait pas qu'on meurt.** Au déclin d'une journée que le soleil avait rongée comme un vieil os, la brise élevait jusqu'à nos pierres le fumet sensuel du jasmin, des vols de flamants éraflaient très haut l'azur – El-Fajda renaissait à sa vocation guerrière: les rabatteurs descendaient au barrage, la garde aux chicanes était doublée, les blindés sortaient dans un bruit de ferraille.

Car « les soldats de la nuit », comme les paysans du djebel surnommaient les fells, portaient bien leur nom: ils se mouvaient la nuit, se battaient la nuit, l'obscurité favorisant ceux qui

*28 février 1957. Larbi Ben M'Hidi aux mains de l'armée française. Cofondateur du FLN et chef de la rébellion à Alger, il est déclaré « mort dans sa cellule » le 4 mars, quelques jours après son arrestation. Un suicide, selon le discours officiel.*



\* Abréviation pour fellagha (rebelle favorable au FLN).



1957. Scène de torture d'un prisonnier, dans l'Oranais. Ce cliché du photographe Jean-Philippe Charbonnier est l'un des seuls témoignages visuels sur la torture pratiquée par une frange dévoyée de l'armée française.

guerroyaient en sous-nombre et c'était la nuit qu'ils passaient la frontière [algéro-marocaine, NDLR].

[...] En territoire algérien patrouillait la herse, un dispositif automouvant composé de blindés halftracks qui terrifiaient les Arabes. La herse était mythifiée, comparée à un dragon, les servants français passaient pour des djinns. Toute la nuit, la herse menait son guet minutieux le long du barrage, illuminant sous les projecteurs le grillage à haute tension qui emmaillotait la frontière. Il fallait voir au matin les yeux des conscrits hébétés par la veille. Les regards avaient scruté le noir comme une plaie. D'accord, les veilleurs n'avaient pas forcément eu d'accrochage, mais ce qu'ils avaient cru voir se bousculait sous les paupières exténuées. El-Fajda la nuit, c'était ça, toute cette peur, tous ces cœurs en pagaille, fells, Français, et ce tentacule d'acier dont on croyait flairer l'odeur d'abattoir jusque dans les chambrées. [...]

**Le besoin d'agir m'est venu le lendemain de mon retour au fort, après que j'eus trempé malgré moi dans l'opération chaste-ment dénommée « perdre au bleu » qui couvrait [d]es représailles annoncées [...].** Entre-temps, mes nerfs n'avaient pas chômé. [...] Je m'étais rendu [au lieu-dit] Djenien Bou Rzeg en Jeep – au Deuxième Bureau – pour taper les aveux d'un témoin. [...]

On m'envoya au sous-sol d'un baraquement blanc situé à l'écart. Je m'enfonçai dans une sorte de cave. Il faisait sombre. Une table, une machine à écrire, une bicyclette, un seau, deux tabourets, un évier, des murs dégoulinants, un soupirail étriqué : voilà l'image qui m'environna d'abord. L'odeur. Je ne l'identifiai pas. [...] Je m'assis sur un tabouret. Il faisait froid. Je me faisais l'effet d'un mort dans un tombeau. Des mégots constellaient la table. Il y en avait par terre aussi, je les sentais rouler sous mes pieds. La bicyclette était retournée, cadre et guidon assujettis par des pattes de métal à une espèce de socle en bois. La roue avant manquait. Des fils électriques partaient de l'arrière. Curieux engin. Je fumai. J'avais la tête emplie d'images [...]. Le planton m'avait probablement mal aiguillé. J'étais épuisé. Je n'avais qu'une envie : regagner l'air libre.

Et puis des bruits de pas, une volée de pas déboulant dans l'escalier, longeant le couloir : « Toi, tu es là pour taper. Tu vois rien, tu tapes. Et rappelle-toi, t'as rien vu. » A peine si je les avais vus entrer. Quatre hommes [...]. Je n'aimais pas ça. Ils avaient les manches retroussées sauf un, le témoin sans doute, un Arabe.

Celui qui m'avait parlé l'avait fait à voix basse et, pourtant, ses mots, c'était comme des pieux qu'il m'aurait enfoncés dans la nuque. J'ai dit : « Il n'y a pas de papier sur la machine. » Je voulais mettre en contact ma voix et la leur, décriper les ondes, obtenir un signe amical. On m'a entendu des feuilles. Pendant ce temps, l'Arabe était déshabillé par un type. Pourquoi étaient-ils essouffés, tous, il n'y avait aucune raison. Le témoin se laissait déshabiller et même il aidait poliment. Il se retrouva en slip : « A poil, qu'on t'a dit. »

Premier coup de poing. Le témoin s'écroula. Il resta d'abord par terre à quatre pattes, secouant son menton plein de sang puis, se relevant, la rage aux yeux, il fit glisser le sous-vêtement déjeté qui protégeait sa dignité. « Maintenant tu vas tout nous dire. » Il y en avait deux qui le tenaient, qui lui arrachaient les bras en le tenant. Le troisième n'avait pas attendu la réponse et frappait l'homme nu. Je voulais sortir, je voulais de l'air, de la vie. Les poings rendaient un son répugnant, on entendait craquer les os. J'essayai de parler : « Qu'est-ce que je tape ? » Ma voix me fit l'effet d'un chiffon poussiéreux. J'avais lu qu'en mer, en filant de l'huile, on pouvait calmer des flots démontés. Je filais de l'huile avec ma voix.

Le cogneur ne m'avait pas répondu. C'était lui pour l'instant qui tapait. Il tapait l'homme et moi j'aurais à taper les mots de l'homme. Je n'osais plus regarder. J'entendais à présent des bruits d'éclaboussure, puis des gargouillis, puis comme des vomissements. Ils le remplissaient d'eau. Ils étaient en train d'achever l'Arabe et je n'intervenais pas. Je me contentais d'avoir le cœur sens dessus dessous. « Bois pas tout, bois pas tout. » La phrase était d'autant plus mal venue qu'elle semblait relever d'une franche camaraderie. Je me forçai à ouvrir les yeux. Il faisait sombre et je ne vis pas grand-chose. Trois têtes imprécises et une quatrième qui pendait en arrière. Le témoin ne tenait plus debout. Pieds en éventail, il se laissait aller dans les bras de ses tortionnaires, et cette intimité corporelle, cette embrassade et toutes ces respirations emmêlées étaient d'un grotesque obscène.

« On va te réveiller, t'inquiète pas. » Ils cherchaient à l'installer sur un tabouret. Le témoin tombait – témoin de quoi je n'en sais rien – il fallait le redresser et le caler contre un mur. On lui colla deux fils sur le corps avec un sparadrap. Un sous la bouche, l'autre au pied gauche. L'homme était à présent relié à la bicyclette retournée. Je toussai, suffoqué par la fumée des cigarettes et par la nausée. L'un des types se mit à pédaler à la main comme un gamin qui s'amuse.

**Cette parodie servait à fabriquer du courant. Je vis le témoin, d'avachi qu'il était, se cabrer sur son tabouret, lancer de l'eau par la bouche et retomber d'un bloc sur la terre battue.** Il n'avait pas dit un mot. La séance se prolongea quelque temps, je ne sais pas combien. Le bruit du pédalier me rappelait mon enfance et mon premier vélo. Je me croyais là depuis toujours en compagnie de ces trois meurtriers dont la sueur puait le vinaigre.

Puis soudain, je ne sais pas pourquoi, ce fut fini. « Allez, allez, casse-toi », m'a fait l'un d'eux. Et je me suis cassé. J'étais venu pour taper puis pour me casser. Taper, casser. Et de la casse en effet, j'en avais vu. Depuis le début de la journée j'en voyais. Et depuis le début de ma vie je me cassais un peu tous les jours, au propre comme au figuré, je m'abimais tout bas, tout seul, et quand on me disait « casse-toi » j'étais presque tenté d'obéir et de mettre fin à mes jours. ■

**JUIN 1958**  
**«VIVE L'ALGÉRIE...  
FRANÇAISE!»**

*Alger est en liesse pour la visite du général, le 4 juin. Trois jours plus tôt, Charles de Gaulle est devenu président du Conseil. Une victoire pour les pieds-noirs et les généraux, qui ont fait planer la menace d'un coup d'État afin de forcer la nomination de l'homme du 18 Juin à la tête de l'exécutif. Ce dernier les en remercie d'une phrase, lancée depuis le balcon du Gouvernement général: « Je vous ai compris. » Explosion de joie des Français d'Algérie, persuadés que toute perspective de négociation avec le FLN est irrémédiablement abandonnée.*

Photo MAURICE ZALEWSKI





**SEPTEMBRE 1959**

## **« LE DROIT À L'AUTODÉTERMINATION. »**

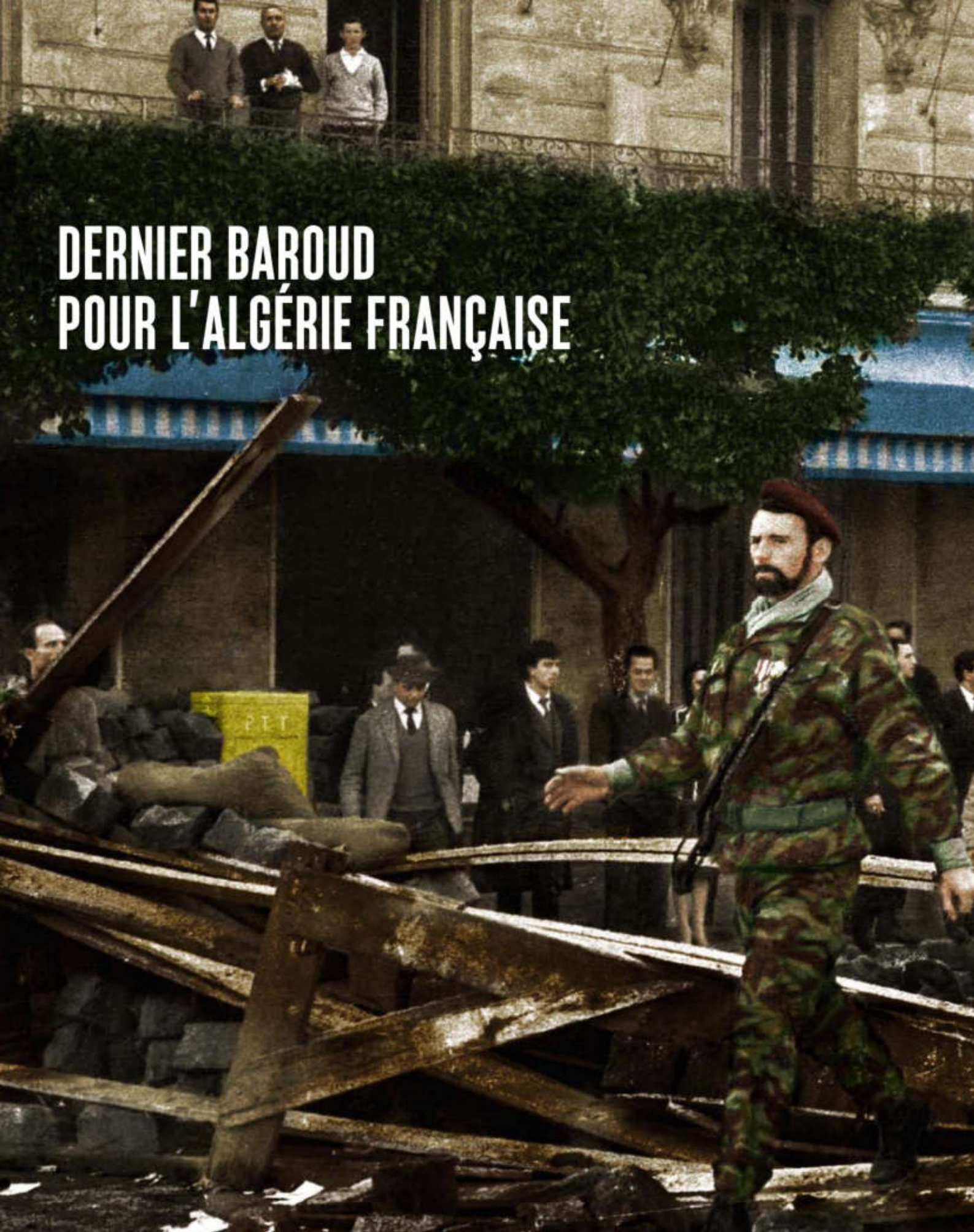
*De Gaulle lâche le mot explosif lors d'une allocution radiotélévisée, le 16 septembre. Pour la première fois, l'indépendance est envisagée. L'ancien président du Conseil devenu chef de l'État esquisse trois scénarios : la sécession pure et simple, la « francisation » (égalité des droits) ou l'association entre la France et une Algérie autonome. C'est un tournant de la politique algérienne du général et une déception sévère pour les pieds-noirs qui avaient placé tous leurs espoirs dans le fondateur de la V<sup>e</sup> République.*

Photo **FRANÇOIS GRAGNON**

# **DE GAULLE ENTRE DEUX SERMENTS**

Le paradoxe et l'ambiguïté de la guerre d'Algérie tiennent dans la double posture du général. Rappelé le 13 mai 1958 à Alger, son nom lancé à la foule par le général Salan, gouverneur militaire nommé président du Comité de salut public, il embrasera bientôt les Algérois d'un mystérieux « Je vous ai compris », appuyé à Mostaganem par un vibrant : « Vive l'Algérie française ! » Un an plus tard, convaincu de miser sur l'autodétermination, il prendra la communauté des pieds-noirs à revers. Non sans fracas.

# DERNIER BAROUD POUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE







## LAGAILLARDE MONTE AUX BARRICADES

Le 1<sup>er</sup> février 1960, Pierre Lagaille se livre en vaincu magnifique aux parachutistes du 1<sup>er</sup> REP. Ancien para lui-même et député d'Alger, il est l'instigateur de l'insurrection déclenchée après le rappel du général Massu en métropole. Pendant une semaine, les partisans de l'Algérie française tentent de faire renoncer le gouvernement à sa politique d'autodétermination. En vain, malgré un lourd bilan humain : 14 gendarmes et 8 manifestants tués. Jugé puis mis en liberté provisoire, Lagaille fuira en Espagne, où il fondera l'Organisation armée secrète (OAS).

Photo JEAN-PIERRE BIOT





### 12 JUIN 1957, L'ESCALADE DE LA VIOLENCE

Des CRS s'en prennent à un Arabe, dans une rue de Bab el-Oued, pendant la bataille d'Alger. Trois jours auparavant, l'explosion d'une bombe du FLN au casino de la Corniche a fait 8 morts et une centaine de blessés. Tout au long des dix mois de la bataille, les indépendantistes commettent des centaines d'attentats, qui provoquent à leur tour émeutes et « ratonnades ».

### 13 MAI 1958, LE COUP D'ETAT

Au Palais d'été, résidence du gouverneur général, Jacques Moussu et Léon Delbecq, respectivement président et vice-président auto-proclamés du Comité de salut public. Les partisans du maintien de l'Algérie dans la France ont créé cet organe à la faveur du renversement du gouverneur Robert Locoste, jugé trop modéré.

# Journal de guerre des reporters de Paris Match

Par JEAN DURIEUX, GEORGES MAZOYER, SERGE LENTZ à Alger. CHARLES D'ESTAINVILLE à Oran. JEAN MEZERETTE à Rabat. RAYMOND TOURNOUX à Paris

Paru dans Paris Match n° 678 du 7 avril 1962

## DANS BAB EL-OUED ASSIÉGÉ, LES GENDARMES FOUILLENT MES ARMOIRES

L'un de nos correspondants en Algérie habite Bab el-Oued. Il a tenu son journal de siège; il raconte ce qu'il a lui-même vu et entendu.

### VENDREDI 23 MARS 1962

9h30. Une fusillade très violente éclate à une centaine de mètres de chez moi, au bas de l'escalier de la rue Christophe-Colomb. Je descends en courant. Je vois un spectacle navrant: des camions sont arrêtés contre le trottoir; à droite, un soldat mort gît sur le dos; dans l'un des camions, des corps inanimés; au milieu de la rue s'étale une flaque de sang en forme d'étoile comme si un corps avait éclaté. Des soldats se rangent en ligne, à hauteur du cinéma Piazza. Ils sont blêmes et inquiets. On les sent prêts à tirer à la moindre alerte. Je me retire à l'abri de l'escalier. Près de moi quelqu'un dit: « C'est un soldat arabe qui a tiré. » Quelqu'un d'autre interroge: « Pourquoi? » Le premier répond: « Il n'a pas voulu se laisser désarmer. » Une femme, coiffée d'un foulard et tenant un panier à la main, fait une crise de nerfs en réclamant sa fille qui est quelque part dans Bab el-Oued. Chacun rentre chez soi en présentant un drame.

14h28. La fusillade éclate. Toutes les armes tirent. On voit des nuages de poussière voler sous les impacts contre les maisons.

De ma terrasse, nous essayons avec Sauer [le photographe Jean-Claude Sauer NDLR] de comprendre quelque chose au combat qui

ne ralentit pas. Nous nous servons d'une vieille paire de jumelles allemandes rapportées par mon père de la guerre de 1914, et du télescope avec lequel mon fils examine les étoiles, mais il est difficile à mettre au point. La fusillade se déplace maintenant vers le cœur de Bab el-Oued. Elle ne cessera plus d'y retentir jusqu'à la tombée de la nuit. Un nuage de fumée noire s'étale soudain sur tout le quartier.

17h30. Nous faisons un bond jusqu'à une autre terrasse située au bout de la rue Mizon. Il est dangereux de sortir car, pour les militaires, tout civil se promenant dans la rue fait partie d'un commando de l'OAS, et, pour les tireurs de l'OAS, tout civil ne se trouvant pas chez lui est suspect. Derrière nous, des soldats – peut-être des zouaves – sont en position sur la terrasse de l'hôpital d'El Kettar et se détachent nettement à travers les balcons ajourés. En bas, à notre gauche, un zouave du poste situé près de l'église Saint-Louis se fait tout petit derrière un parapet.

On voit les flammes des départs quand les gendarmes tirent et les nuages de poussière des arrivées sur les balcons. Soudain, une balle s'écrase sur le parapet entre Sauer et moi. C'est sans doute un zouave qui a pris nos appareils photo pour des pistolets.

19h30. Un homme qui a réussi à remonter des Trois-Horloges raconte que là-bas, on n'a rien compris à ce qui s'est produit. Il a vu un musulman qui passait au milieu de la fusillade dans sa carriole; il a été mitraillé. Son cheval a été tué et lui, la tête éclatée, pendait sur le brancard, à côté d'un pain qu'il portait chez lui.

Avec Sauer, nous veillons, nos appareils à portée de la main. A 22h45 des ombres mystérieuses qui avancent à pas de loup se profilent sur l'asphalte mouillé vers le bas de la rue Mizon. La rue s'emplit de soldats et bientôt on y voit plus de monde que le dimanche matin en temps normal. C'est le début du siège.



### 22 MAI 1958, ESPOIR ET RÉCONCILIATION

Depuis le 15 mai et l'annonce de De Gaulle, qui s'est déclaré « prêt à assumer les pouvoirs de la République », des scènes de fraternisation entre Européens et musulmans se succèdent sur la place du Forum d'Alger. « Il n'y a plus ici, saluera le général lors de sa visite en Algérie, que des Français à part entière, des compatriotes, des concitoyens, des frères. »



### 22 AVRIL 1961, LE PUTSCH DES GÉNÉRAUX

A Alger, Edmond Jouhaud, Raoul Salan, Maurice Challe et André Zeller chantent « La Marseillaise » au balcon du gouvernement général. Ceux que de Gaulle qualifia de « quartier de généraux en retraite » entendent maintenir l'Algérie comme territoire français, en dépit de l'approbation du référendum d'autodétermination par les électeurs en janvier. Faut-il du soutien de la majorité des militaires, la mutinerie tourne court.

### SAMEDI 24 MARS

Mon téléphone est pris d'assaut. Ceux qui sont bouclés dans Bab el-Oued téléphonent à ceux qui sont à l'extérieur pour leur dire simplement : « Tout va bien. Ne vous inquiétez pas. » Ceux qui sont à l'extérieur téléphonent pour dire la même chose. Une voisine demande à son mari, bloqué hors de Bab el-Oued : « As-tu bien mangé ? »

16h20. Une fusillade terrible éclate dans ma rue. Nul ne sait d'où est parti le premier coup de feu mais, au bout d'un moment, il faut nous rendre à l'évidence : une mitrailleuse arrose nos fenêtres. Une balle s'aplatit sur le mur ; elle tombe sur mon crâne et rebondit sur l'épaule de Sauer. En face, tout le monde a fermé ses volets, comme pour interdire aux balles d'entrer dans les appartements.

18 heures : Sauer s'en va. Les camarades ont réussi à attendrir la Préfecture de police. Il ne faut pas moins d'un commandant de gendarmerie pour lui faire forcer le blocus et retrouver la liberté.

### DIMANCHE 25 MARS

8 heures. La rue Mizon est bloquée. On attend la perquisition.

10 heures. Les gendarmes apparaissent sur la terrasse de l'immeuble d'en face et, quelquefois, aux fenêtres des appartements. Le soleil est revenu. Je prends des photos à travers les volets, mais le tireur d'une automitrailleuse me repère.

12 heures. On cogne à la porte. Des gendarmes sont là.

« C'est vous qui filmiez avec une caméra ? – Ce n'est pas une caméra, c'est un appareil photo. – Montrez-le. » Je le montre. « Avez-vous des armes et des effets militaires ? » Je réponds que non, que je n'ai rien. Un gendarme fouille les armoires. Un autre tombe en arrêt devant les ailettes d'une grenade à fusil : « Qu'est-ce que c'est que ça ? – C'est la grenade qui, hier soir, au tunnel des Facultés, a démolé ma voiture. Dans la chambre, ma femme commence à vider son armoire. Mais le visiteur se contente de passer son bras derrière la pile de linge. Enfin, les gendarmes découvrent un magnétophone : « Ouvrez-le. » Je l'ouvre. Mais je me révèle incapable de faire marcher cet appareil en ruine. Seul mon fils, qui est le bricoleur de la famille, y parvient parfois. Il n'y a même pas de prise au bout du fil, mais deux lieutenants qui viennent d'entrer insistent pour qu'on le mette en route. L'un d'eux démonte la prise d'une lampe de chevet avec son canif, la met sur le fil et se rend compte que rien ne tourne. Il bataille sans grand succès. Je lui propose d'emporter la bande qui contient des enregistrements de guitare de mon fils. Il la refuse en disant : « Supposons que ce soit de la guitare. »

### LUNDI 26 MARS

De 6 à 8 heures. Les femmes sont autorisées à se rendre aux provisions. Beaucoup d'entre elles ont des vivres en réserve mais elles se mettent en tête d'obtenir juste ce qu'elles n'ont pas. Certaines font la chaîne plus d'une heure pour une salade. J'apprends que si la perquisition chez moi s'est passée à peu près correctement, tout le monde dans le quartier n'a pas eu la même chance.

12 heures. On mange tristement une boîte de choucroute.

15 heures. Une amie qui habite rue d'Isly nous téléphone en larmes pour nous dire qu'une terrible fusillade vient d'éclater sous ses fenêtres. Elle dit que le sol est couvert de vêtements, de chaussures et surtout de larges taches de sang et encore de blessés et de morts. Le reste de l'après-midi se passe à téléphoner aux journaux, aux agences de presse et aux amis qui habitent au-dessus du lieu de la fusillade.

Dans la rue, on paraît ignorer le drame qui vient de se produire. Je vois des soldats qui commencent à fraterniser avec les habitants du quartier, surtout quand des jeunes filles se tiennent à la porte des immeubles.

Le soir, un policier qui habite l'immeuble propose d'aller prêter main-forte au boulanger du quartier pour faire le pain. Une voisine, dont le mari est hors du bouclage, proteste : elle préférerait qu'il monte la garde contre une éventuelle descente du FLN.

### MARDI 27 MARS

L'actualité s'éloigne de nous. Seules les femmes persistent à téléphoner. Nous mangeons une boîte de cassoulet, notre dernière réserve. L'appétit n'y est pas.

### MERCREDI 28 MARS

Je suis tout surpris de voir dans la rue quelques voitures civiles : ce ne sont encore que des camions de ravitaillement et des ambulances. Les femmes vont presque toutes au ravitaillement : c'est là qu'on apprend les nouvelles du quartier.

### JEUDI 29 MARS

J'ouvre les volets sur une rue vide. C'est fini. Les gens vont d'une maison à l'autre. Chez vous, qu'est-ce qui s'est passé ? Même dans le malheur, il y en a qui ont la force de plaisanter. C'est comme cela à Bab el-Oued. Devant les voitures qui n'ont plus de vitres, quelqu'un a dit : « Regarde, ce sont des voitures pour l'été. » ■



### 7 FÉVRIER 1962, L'OAS FRAPPE

La petite Delphine Renard, 4 ans, est défigurée par un attentat visant le domicile d'André Malraux, ministre du général de Gaulle. Elle y perdra un œil. Devenu psychanalyste elle publie un livre bouleversant « Tu choisiras la vie » (Grasset).

### 8 FÉVRIER 1962, LA TRAGÉDIE DU MÉTRO CHARONNE

Des policiers chargent des manifestants, qui se réfugient dans la bouche de la station fermée par une grille, boulevard Voltaire à Paris. Huit d'entre eux succomberont. La manifestation à l'appel des partis de gauche, interdite par le ministère de l'Intérieur, réclamait la paix en Algérie et la fin des attentats de l'OAS.

### 19 MARS 1962, L'ADIEU AUX ARMES

Conférence de presse de la délégation du FLN, au lendemain de la signature des accords d'Évian. Au premier plan, Krim

## RUE D'ISLY, 26 MARS LE PHOTOGRAPHE EST INCAPABLE DE DÉCLENCHER, IL PLEURE

L'équipe de Paris Match est divisée en deux groupes : le premier se trouve à l'angle de la rue d'Isly et du boulevard Pasteur.

Il est 14 h 20. Malgré l'interdiction de la manifestation, 3000 personnes qui ont réussi à se rassembler plateau des Glières se heurtent à un barrage rue d'Isly : 15 tirailleurs musulmans, commandés par un lieutenant européen, un jeune homme très grand, très beau. Son képi a la couleur du sable, ses yeux celle du ciel.

« N'avancez pas. Mes hommes ont l'ordre de tirer. – Vous n'allez tout de même pas tirer sur nous », dit un manifestant. Un soldat musulman, terrifié, crie : « Nous tirerons, je vous dis, nous tirerons... »

Boulevard Pasteur, qui débouche rue d'Isly, un trop-plein de manifestants prend en courant les militaires à revers. Les 15 musulmans, leur chef, le radio européen sont débordés. On entend le claquement des culasses qu'on arme. Dix minutes plus tard, au même endroit, des coups de feu éclatent. C'est le premier barrage, traversé par les manifestants, qui tire sur la fin du cortège. Les manifestants qui ont vu les armes automatiques pointées sur eux refluent en courant. Je les vois tomber comme des cartes balayées par le vent.

Le crépitement des armes, les hurlements des blessés, le gémissement des balles qui ricochent sur les murs, le fracas des vitres qui s'effondrent couvrent à peine ce cri : « Halte au feu ! nom de Dieu ! »

Personne n'entend l'ordre de l'officier. Un homme et un adolescent reçoivent ensemble la première rafale. On les retrouvera couchés l'un à côté de l'autre, les doigts emmêlés. Au dernier moment, le père a pris la main de son fils.

Tête appuyée contre le mur d'un immeuble, corps allongé sur le trottoir, un quadragénaire, la chemise tachée de rouge, ne bouge plus. Seuls ses yeux vivent encore dans son visage livide, et son regard est comme une question adressée au ciel. Deux minutes plus tard, un grand mouchoir à carreaux vert et rouge posé sur sa tête a donné la réponse. Chez Claverie – spécialiste

de frivolités –, plusieurs personnes qui cherchaient un refuge ont trouvé la mort. Dans l'étalage bouleversé, trois corps entassés : celui du dessus est un mannequin. Ici l'horreur est surréaliste.

Le deuxième groupe des journalistes de Paris Match est bloqué, à 200 mètres de là, au bout de la rue Alfred-Leluch.

Nous sortons de la voiture quand, tout à coup, j'entends le début d'une rafale de FM. A ce moment, pétrifié, je tiens encore la portière et je vois tous les soldats qui nous entourent tirer sur les façades qui les dominent. Un lieutenant et un sous-officier arrachent les chargeurs des FM et des PM en criant : « Halte au feu, au nom de la France. » Un instant d'accalmie, nous courons vers la rue d'Isly. Devant moi une femme gît, criblée de balles, dans un bain de sang. Une tête d'homme a été hachée par une rafale. Je sens mon visage se vider de mon sang.

Je me retourne pour voir René Vital pleurer, incapable de manipuler son appareil. Les pompiers se précipitent sous les balles. L'un d'eux est blessé à la jambe.

« Celui-là, il bouge ? – Non. – Alors, on s'en fout ! – Et celui-là ? – Je crois – On l'embarque. »

Sur deux cadavres, une femme s'est penchée. Elle a pris le foulard de l'un, le chapeau de l'autre. Puis elle s'est redressée. Des soldats chargeaient les deux corps dans leur véhicule. Le chauffeur a mis en marche. La femme a regardé en pleurant le GMC partir. Les bâches secouées par le vent laissaient voir les pieds des corps entassés au hasard. ■

Un détachement de tirailleurs de l'armée française a ouvert le feu sur une foule de civils européens venus protester contre le bouclage du quartier de Bab el-Oued, bastion de l'OAS. Un carnage : 80 morts.





Belkacem, chef de la délégation, a signé au nom du Gouvernement provisoire de la république algérienne (GPRA). Les accords, fruit de mois de négociations secrètes, prévoient un cessez-le-feu immédiat et ouvrent la voie à l'indépendance.



**30 MAI 1962, SOLDAT PERDU DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE** Armand Belvisi, l'un des auteurs de l'attentat manqué contre le général de Gaulle en septembre 1961, est arrêté rue de Santoy, à Paris, après un siège de quelques heures. Condamné à la perpétuité, il bénéficie de l'amnistie de 1968.



**21 JUILLET 1962, APRÈS L'INDÉPENDANCE, LA GUERRE DES CLANS** A Tlemcen, Ahmed Ben Bella réunit ses alliés pour lancer un coup de force contre le GPRA. Présents à ses côtés, le colonel Houari Boumediène et son homme de confiance, Abdelaziz Bouteflika. C'est le début de la « crise de l'été 1962 », qui aboutira à la victoire des militaires de l'armée des frontières contre le pouvoir civil des chefs historiques du FLN.

## AU ROCHER-NOIR, FARÈS : « JE RÉUSSIRAI OU J'Y LAISSERAI MA PEAU »

Dans L'hélicoptère, il avait regardé avidement par la vitre. Le Rocher-Noir, pour lui, c'était un bout de plage et quelques cabanons où il venait jouer quand il était gamin ; il y a quarante ans de cela. Il vit monter vers lui une incroyable ville fantôme : un coin de banlieue parisienne fraîchement construite qu'on aurait posé de l'autre côté de la Méditerranée. Il était si étonné que le sourire quitta ses lèvres. Mais quelques minutes après, quand le Sikorsky se fut posé, Abderrahmane Farès avait retrouvé sa volubilité naturelle, le geste rond et la poignée de main chaleureuse du politicien de la vieille école.

Il en avait aussi l'habileté. Christian Fouchet s'en rendit compte quand il vit la liste des passagers amenés par Farès : Yasmina, sa femme, son fils, sa fille aînée, habillée avec l'élégance parisienne, et sa secrétaire, Mme Porte-Navarre. Puis six ou sept autres collaborateurs encore anonymes. Le malin Abderrahmane avait pris ses précautions.

Il commença par faire le tour du propriétaire. Le bâtiment de l'exécutif provisoire ; c'est une longue bâtisse armée de béton avec vue sur la mer. Les plâtres étaient à peine secs, et l'électricité pas encore posée. Pourtant, sur ordre, les ouvriers avaient fait le forcing pour au moins achever une pièce : le bureau de Farès. Il y jeta un regard, puis s'en vint avec les invités dans un patio intérieur. On s'assit sur des meubles blancs de jardin. Farès dit : « C'est calme ici, on peut réfléchir. » Mais sa voix manquait de conviction. On eut l'impression qu'il regrettait son bureau de l'Assemblée algérienne ; ses fenêtres ouvraient sur l'agitation du port. Il murmura peu après : « Je ferai tous mes efforts pour revenir à Alger. Sans Alger, rien ne va plus. »

Je l'avais rencontré deux jours avant à Rabat. Il m'avait parlé brièvement de son séjour en prison et de sa libération : « Mes vêtements sont trop grands. J'ai perdu 12 kilos en cinq mois et demi dans les prisons françaises. » « Je ne suis resté que trois jours à Paris après ma libération », dit-il encore. Il a préféré se cacher dans un appartement du quai de Passy plutôt que de revenir à son domicile. Les deux premiers jours,

il a rencontré Louis Joxe, et le troisième, il a rendu visite à son vieil ami, l'écrivain Jean Amrouche, cloué au lit par une cruelle maladie.

Puis il raconte sa vie. Il parle avec des gestes courts et le ton d'un avocat qui ne peut pas s'empêcher de plaider, même dans une conversation privée. « Non, je ne suis pas un bourgeois ni un fils de bourgeois. Mes origines sont très modestes, j'insiste sur ce point et je m'en flatte. Je suis né dans la vallée de la Soummam, en Kabylie, dans une famille paysanne de six enfants. A 6 ans, j'étais orphelin. J'ai pu poursuivre mes études grâce à un Français, Me Poignant, le notaire d'Akhou, mon village natal. Il m'avait pris comme petit clerc et m'a poussé à faire des études de notariat. Ce notaire, il y a quarante ans de cela, était déjà un libéral. J'en connais beaucoup d'autres qui sont capables d'édifier avec nous l'Algérie de demain. La preuve que je pars confiant, c'est que j'emmène avec moi au Rocher-Noir ma femme et mes enfants. Il n'y a que deux solutions : ou réussir ou laisser sa peau, mais c'est parce que j'ai l'impression que l'on peut réussir que j'ai accepté cette mission. Pour ramener le calme, il suffit de quelques mesures psychologiques qui redonneront confiance à la masse européenne. Je connais beaucoup de dirigeants européens d'Algérie. J'en tutoie même un grand nombre. »

Pour obtenir la caution de Ben Bella, comme il avait obtenu celle des autres dirigeants du FLN, il attendait son retour à Rabat, annoncé pour le mardi matin. Mais Ben Bella, qui n'a aucune envie d'endosser les responsabilités de la négociation, lui téléphona : « J'ai été retardé. Il faut que je m'arrête au PC opérationnel du FLN à El Heimer. » Farès accepta de différer son départ. Mais le soir, Ben Bella décida de s'arrêter à Meknès. De Paris, les télégrammes arrivaient à Rabat demandant à Farès de revenir au Rocher-Noir, où l'installation de l'exécutif provisoire devenait urgente. Dans la nuit, Farès alla voir Benkhedda. « N'attendez pas davantage Ben Bella, lui dit le chef du GPRA, et partez demain à Paris. » Le temps de voir Joxe et il se retrouvait dans son bureau, au milieu des téléphones qu'on n'avait pas encore eu le temps de brancher. ■



**30 mars 1962** Au Rocher-Noir (actuel Boumerdès), Abderrahmane Farès, président de l'exécutif provisoire institué après les accords d'Évian, au côté de Mohamed Benteftifa, représentant du GPRA.

# LA VALISE OU LE CERCUEIL

Dès le lendemain de la signature des accords d'Evian, le 19 mars 1962, la communauté des pieds-noirs, alors forte de 1 million de personnes, se sent abandonnée ; pire, en danger permanent. Elle est prise entre deux feux : l'OAS et le FLN. Sans attendre la date de déclaration d'indépendance de l'Algérie, arrêtée au 1<sup>er</sup> juillet, les familles s'enfuient en laissant leurs biens derrière elles. Côté français, aux 2800 civils tués et aux 900 disparus au cours du conflit, s'ajoutent, addition tragique, de nouvelles victimes (environ 2300) enlevées et assassinées entre le 19 mars et la fin de l'année 1962.





## DES RAPATRIÉS DÉRACINÉS

*Sur le port d'Alger, le 23 mai 1962, c'est une population hébétée qui attend de s'embarquer pour la France. Deux petites filles attendent le bateau de l'exode auprès de ce vieil homme qui pleure, parce qu'il sait qu'on ne refait pas sa vie à son âge. Il n'y a plus d'autre solution pour les pieds-noirs que de tout abandonner, après cent trente-deux ans de présence française et sept ans de guerre.*

Photo MAURICE JARNOUX







## DEUX MONDES LES SÉPARENT À JAMAIS

*Le 30 novembre 1962, côte à côte mais seuls. Entre les populations européennes et arabes, le fossé de haine et d'incompréhension s'élargit à mesure que l'Algérie se vide de ses pieds-noirs. Un reportage de Paris Match consacré aux derniers Français restés vivre à Oran explique : « Il y avait 220 000 Européens. Il en reste 30 000 : des personnes âgées. Elles sont comme exilées dans leur propre ville. »*

Photo JACK GAROFALO



## UN BÉBÉ DANS LES BRAS, LA CAGE AUX OISEAUX ET LE REGARD PERDU

*Les époux Tisson, sur le pont du paquebot « Ville de Marseille », avec leur fille de 12 mois et leurs perruches, le 23 mai 1962, regardent s'éloigner leur terre d'adoption. Maurice Jarnoux et Dominique Lapiere, en reportage pour Paris Match, décrivent le désarroi de ce couple d'expatriés qui avait appris à aimer l'Algérie: « Ils vivaient à Aruba, dans la Mitidja, et venaient d'acheter leur première salle à manger. »*

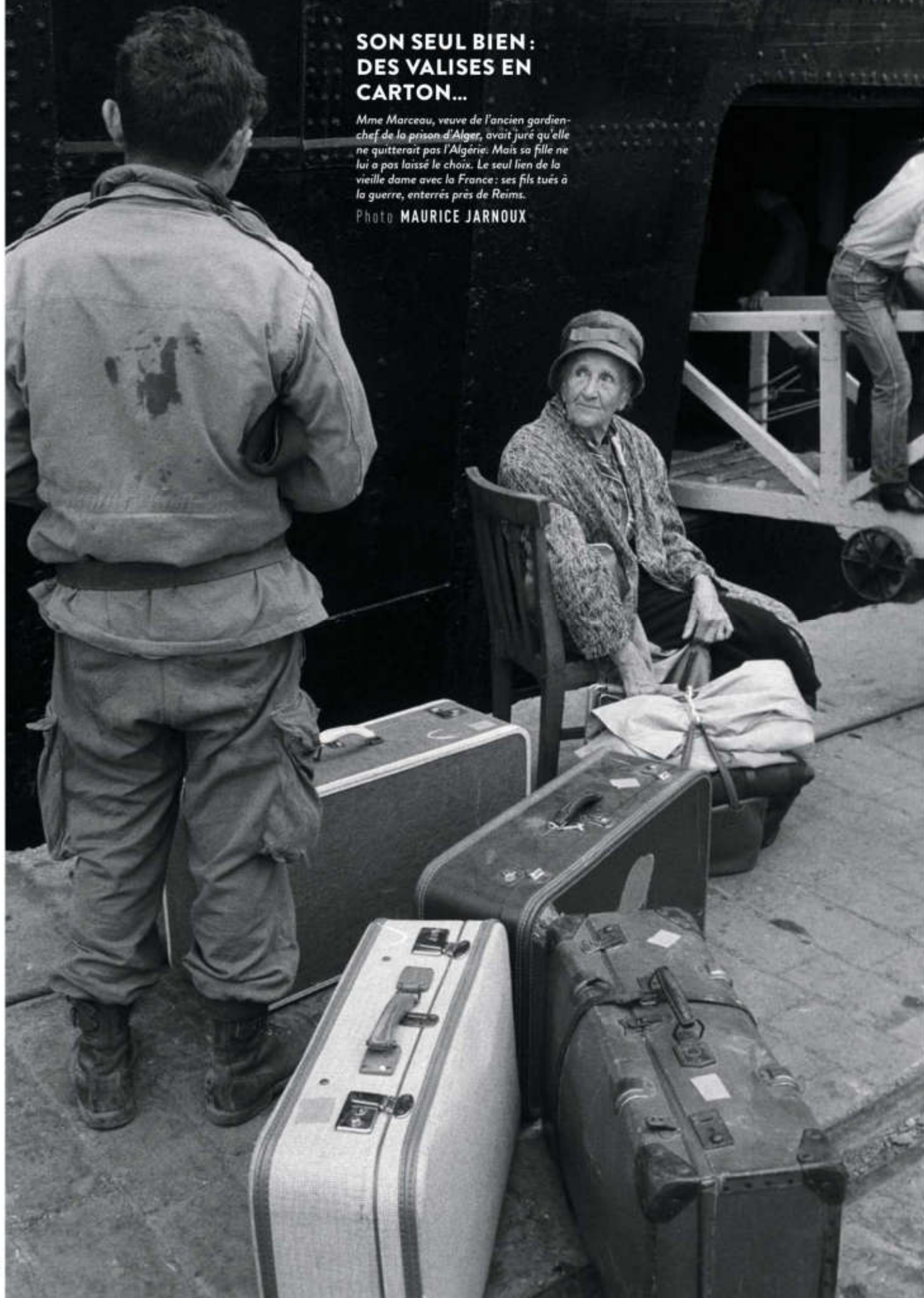
Photo MAURICE JARNOUX



## SON SEUL BIEN : DES VALISES EN CARTON...

*Mme Marceau, veuve de l'ancien gardien-chef de la prison d'Alger, avait juré qu'elle ne quitterait pas l'Algérie. Mais sa fille ne lui a pas laissé le choix. Le seul lien de la vieille dame avec la France : ses fils tués à la guerre, enterrés près de Reims.*

Photo MAURICE JARNOUX



# La petite Josette: « Mémé, c'est comment la France ? »

En faisant entendre ce grand cri de détresse, Paris Match le situait loin de la politique, au plus profond du cœur des hommes. En ces semaines du printemps 1962, l'Algérie vivait des heures crépusculaires. Notre reporter avait participé à l'exode des rapatriés. Il se borna à rapporter ce qu'il avait entendu.

Par **DOMINIQUE LAPIERRE**

**D**errière les chevaux de frise qui barrent l'entrée de la rue de Figeac, une tête émerge de la marée humaine. Celle d'une toute petite fille coiffée d'un chapeau blanc. Elle est perchée sur les épaules de son papa. Elle s'appelle Nathalie Tisson. Ballottée, tiraillée par les remous, elle pleure. Ils sont des milliers qui, autour d'elle, se ruent vers l'étroit goulet gardé par des CRS. Des milliers qui sont descendus vers le port avant même la fin du couvre-feu dans l'espoir de monter à bord du beau bateau blanc de la Transat dont on aperçoit à 300 mètres la cheminée noire et rouge. Un commandant de CRS répète sans cesse : « Les femmes et les enfants d'abord. » Un homme crie : « J'ai quatre enfants. » « Moi j'en ai six ! » hurle une femme. Puis on l'entend appeler : « René ! René ! Où es-tu ? » Une autre : « On arrive de Tizi Ouzou. On a été mitraillés sur la route. C'est la deuxième fois ! Monsieur, je vous en supplie, laissez-nous passer, on ne peut plus revenir ! »

Sur les épaules de son papa, Nathalie est le visage du désespoir. Courbée dans la cohue, sa maman tire deux énormes valises. Les Tisson étaient instituteurs. Le papa de Nathalie réussit à gagner quelques centimètres. A côté de lui, un vieux monsieur à feutre noir et Légion d'honneur dit : « Jeudi dernier, plus de 2000 personnes n'ont pas pu embarquer. » La remarque allume l'angoisse sur les visages qui ont entendu. Une jeune fille à moitié étranglée par les sangles d'un sac à dos dit alors avec violence : « A Paris, "ils" préfèrent qu'on crève tous ici plutôt que de nous voir arriver. » La foule est aussitôt secouée par de brusques remous. On entend des appels : « Jacqueline ! Jacqueline ! Ne me perds pas de vue ! » Dans le groupe qui vient de passer, il y a les Tisson et le vieux monsieur à Légion d'honneur. A peine ce dernier a-t-il franchi le goulet qu'il se retourne et, le visage inondé d'une joie soudaine, se met à crier, les mains en porte-voix : « Vive de Gaulle ! Enfin, maintenant, je pourrai crier librement "Vive de Gaulle" ! » Ecrasée par le malheur

et la fatigue, la foule reste sans réaction. C'était le quai de Fort-de-France. C'est aujourd'hui une sorte de parc à bestiaux. Un parc dont les animaux sont des êtres humains qui attendent que les autorités vérifient leurs autorisations de départ. Des centaines de valises jonchent le sol. Des valises en carton bouilli, en bois, grossièrement attachées avec des ficelles ou des courroies. C'est tout ce qu'ont pu emporter les 1500 candidats au voyage de cette belle journée de printemps 1962.

Assise sur sa valise, une vieille dame à chapeau noir attend qu'un CRS appelle son numéro. Mais les numéros n'ont pas été distribués dans l'ordre et parfois les derniers arrivés passent les premiers. Elle tient par la main une petite fille qui serre dans ses bras une poupée. C'est tout ce qui embarquera ce matin de la famille Guilloud. Les autres sont restés de l'autre côté des *Suite p. 94*



Devant l'autocar qui fait la navette entre le quai et le débarcadère. « C'était le quai de Fort-de-France. C'est aujourd'hui une sorte de parc à bestiaux. »



Les yeux embués de larmes, cet homme contemple pour la dernière fois les coupales roses de Notre-Dame d'Afrique. Les rapatriés laissent derrière eux leurs biens, leurs souvenirs et, bien souvent, de chers disparus.

barbelés. Les Guilloud étaient à Boufarik depuis 1830, depuis que le premier bateau colonisateur avait débarqué un Guilloud sur la terre d'Algérie. « Mémé, demande la petite Josette, c'est comment, la France ? »

Derrière les barrières de bois du parc des 4<sup>e</sup> classe, on se bouscule. Une femme supplie : « Faites-nous asseoir. » Une femme gifle son petit garçon parce qu'il joue à la balançoire avec le tendeur d'une tente. Toutes les cinq minutes, un capitaine de vaisseau promu speaker lance dans le micro des paroles apaisantes : « Mesdames, messieurs, ne vous énervez pas. Vous êtes maintenant certains de vous embarquer. Présentez-vous aux différents services de contrôle pour les formalités d'embarquement ! »

## UNE JEUNE FEMME EN LARMES : « LE TRAIN ÉTAIT PRIS D'ASSAUT. TOUT LE MONDE S'ENFUIT »

Appuyée au bras d'un matelot, la vieille Mme Marceau, veuve de l'ancien gardien chef de la prison d'Alger, cherche à petits pas ses valises. Elle avait juré de ne jamais quitter son Algérie mais sa fille l'a embarquée de force. En France, personne n'attend Mme Marceau. Personne sauf deux morts qui ressemblent quelque part du côté de Reims : ses deux fils tués à la guerre.

10h30. L'enseigne de vaisseau Couillaud regarde sa montre et dit : « Allez-y ! » Lavoine, André, Suznik, de la quatrième équipe de plongeurs démineurs, sautent dans l'eau noire. Pendant vingt minutes, les trois hommes équipés de scaphandres autonomes et de torches électriques vont inspecter centimètre par centimètre la coque du « Ville de Marseille » pour s'assurer qu'aucune charge de plastic n'a été déposée par les saboteurs de l'OAS.

Dans l'autocar qui fait la navette entre le quai de Fort-de-France, où continuent les formalités, et l'embarcadère, une femme tricote un pull-over. Juste devant elle, une autre a les doigts crispés sur un mouchoir : « Mes tapis... J'ai laissé tous mes tapis... » se lamente-t-elle. Dans le couloir, un homme en casquette et bras de

chemise, accroupi sur une boîte à outils, roule avec précaution une cigarette. C'est Dédé, le mécanicien du garage Majestic de la rue Thiers. Il est parti en emportant son attirail.

Aux entrées du bateau, c'est l'embouteillage. Un père pousse tout à coup un cri : Martine ! Mais Jupin, le commandant en second du « Ville de Marseille », s'est précipité. Il a rattrapé in extremis la petite Martine, qui allait tomber à l'eau. Devant la pancarte « 4<sup>e</sup> classe », une jeune femme aux cheveux blonds essuie ses lunettes noires. Son visage est boursoufflé de larmes. Au marin qui l'aide à porter ses deux valises, elle confie : « Entre Orléansville et Alger, c'est la panique. Le train est pris d'assaut. Tout le monde fuit. Il n'y a plus de troupes dans le bled... »

Dans les bras d'une fillette aux yeux bleus, un gros chat miaule lugubrement. Son petit frère pleure : il a coincé son pied dans un rail. Un marin vient le délivrer. Un hélicoptère bourdonne au-dessus du « Ville de Marseille ». A son bord : le capitaine de vaisseau Combe. C'est lui qui est chargé de la sécurité de l'embarquement. Les plongeurs démineurs n'ont rien trouvé, mais un tir de mortier ou de bazooka depuis les hauteurs de la ville est toujours possible. Et là-haut, ces blocs d'immeubles blancs dans les filots de verdure, c'est Belcourt, une citadelle de l'OAS.

11h30. Les Tisson arrivent au bateau. Nathalie est toujours sur les épaules de son père, qui transpire à grosses gouttes. A côté des Tisson, un homme coiffé d'un képi vert attend patiemment son tour en lisant les journaux. C'est le garde forestier de Ghardimaou. Tout à l'heure, il a fait une confidence aux Tisson. Il leur a dit : « Moi, je pars parce que le sous-préfet de Saint-Arnaud a annoncé aux populations qu'elles pourraient installer leurs troupeaux en bordure de "ma" forêt. Je venais de reboiser 50 hectares. Dans un an ce sera là-bas le désert... »

Soutenue par un CRS et par un marin, Mme Marceau entre dans la cale du navire. Comme tous les passagers, c'est à l'intérieur qu'elle acquittera les 6300 francs de son passage en 4<sup>e</sup> classe. Derrière Mme Marceau, une femme en cheveux tient en laisse un berger allemand qu'elle appelle Darling. Elle semble désespérée. Au CRS qui contrôle les cartes d'embarquement, elle dit timidement : « Monsieur, je vais au centre anticancéreux de Villejuif, que dois-je faire ? »

1525, 1526... Un quincaillier de Chercell, sa femme et son fils sont les trois derniers passagers du navire de ce matin. Au doigt de M. Mossi, il y a encore une clef : celle de l'Aronde toute neuve que les Mossi ont abandonnée derrière les barbelés de la rue de Figeac.

Il est midi. Le bateau est plein. L'embarquement a duré cinq heures. Soudain un camion militaire bâché débouche en trombe sur le quai. Un civil aux cheveux en brosse saute à terre et parle avec les CRS. Ces ultimes passagers n'étaient pas prévus. Ce sont cinq familles de harkis que l'homme en civil, un ancien officier de SAS, est allé chercher dans leur douar de Kabylie pour les soustraire aux vengeances. On remet une coupée. Les yeux hagards, une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants s'enrouffrent précipitamment dans les flancs du navire sauveur.

Deux coups de sirène. Arraché par deux remorqueurs, le « Ville de Marseille » vire sur lui-même. Sur le quai, le chauffeur à béret rouge du camion qui a amené les harkis démarre lentement et tout à coup son klaxon se met à scander furieusement : ti ti ta ta. Sur l'un des remorqueurs, deux marins répondent en déployant un drapeau tricolore marqué des trois lettres OAS. De la poupe à la proue, côté bâbord, la foule s'est massée en rangs serrés pour regarder une dernière fois Alger. Chaude et lumineuse, éclatante de blancheur, c'est une des plus belles cartes postales du monde qui défile lentement devant nos yeux. Par instants, le soleil étincelle sur le pare-brise d'une voiture qui file sur la route moutonnaire. Accrochée à la rambarde sur laquelle tant de soldats ont gravé « La quille », une femme sanglote. « Marcel, Marcel... » crie-t-elle,

déseparée. Marcel, c'est son mari. Un modeste fonctionnaire de ce G.G. [Gouvernement général] qui dresse, là, juste en face, son triangle de verre et de béton, tel un navire de haut bord ancré au cœur de la ville. Le mari de cette femme a disparu depuis trois jours. Enlevé par l'OAS ou le FLN, elle ne sait pas. Hier, la fatma est venue lui dire qu'elle avait reçu l'ordre d'égorger ses trois enfants. Alors, la pauvre femme s'est affolée. Elle a rempli le petit logement de provisions pour le retour de Marcel et elle s'est enfuie avec les enfants. Ses cris sont déchirants: « Marcel, mon pauvre Marcel! »

## « PAUVRES GENS, MURMURE LE CAPITAINE, C'EST L'« EXODUS » QUE JE COMMANDE! »

A la pointe extrême du navire, sous le pavillon tricolore qui bat mollement, un gamin, lui aussi, pleure. Il a peut-être 15 ans, mais les larmes qui coulent sur son visage ravagé lui ont tout à coup donné un air de vieillard. Il regarde à travers ses larmes la casbah et son enchevêtrement de maisons et de ruelles à flanc de colline. A droite, il reconnaît au milieu des arbres les murs ocre de son lycée, le lycée Bugeaud, où il n'y a plus d'élèves ni de professeurs. Derrière, au bout de la rue Mizon, ce grand immeuble un peu de guingois, c'était sa maison. Et à droite, presque au bord de l'eau, juste à côté de l'enceinte de l'hôpital Maillot, sous une dalle blanche parmi d'autres dalles blanches du cimetière de Saint-Eugène, il y a son papa et sa maman. Ils sont morts tous les deux dans un attentat, voici quatre ans.

Une fillette s'est approchée du gamin qui pleure. Dans un geste maternel, elle pose sa main sur son épaule. Le papa de la fillette était comptable dans un commerce de grains et sa maman standardiste à l'hôtel Aletti. Ils sont à bord avec leurs six enfants. Mais personne en France n'attend la famille Simonneau.

Debout sur la cale avant, les Tisson regardent les coupoles de Notre-Dame d'Afrique qui s'éloignent dans une lueur rose. Derrière eux, affalée sur des cordages, le visage dissimulé dans un mouchoir blanc, Mme Guilloud sanglote. Sur sa passerelle, le commandant Latil hoche la tête: « Pauvres gens », murmure-t-il. Puis il ajoute: « C'est l'« Exodus » que je commande aujourd'hui. » C'était pourtant hier encore qu'on dansait sur le « Ville de Marseille », qu'on s'entassait dans le grand salon de première pour jouer aux courses de petits chevaux. Le bateau de France, c'était pour l'Algérie le premier jour des vacances... Ce soir, il n'y aura ni course de chevaux, ni cinéma, ni bal sur le pont. Les musiciens ont été décommandés. Sur tous les ponts, dans toutes les coursives, ce n'est qu'une immense détresse.

Je retrouve à bord un jeune avocat avec lequel j'ai fait le voyage aller. Il a pu courir jusqu'au palais de Justice d'Alger, où il avait à plaider. Au palais de Justice d'Alger, il n'y a plus ni greffier ni rôle. Quand le juge a appelé son affaire, le jeune avocat a entendu quelqu'un annoncer que son client avait été assassiné la veille. Il est alors revenu au bateau et a pu remonter à bord. Il est bouleversé.

Dans le lointain, Alger n'est plus maintenant qu'une tache blanchâtre sur le bleu de la mer. Assommé par les heures qui viennent de s'écouler, chacun s'est fait une place, tant bien que mal, dans le fatras des valises, des paquets, des ballots. Des enfants jouent à cache-cache dans les coursives. Une musulmane allaite son bébé. Un vieux monsieur allume son transistor. Une voix rauque emplit alors l'entrepont B: c'est de Gaulle qui parle à Figeac. Le vieux monsieur tourne le bouton.

Dans l'après-midi, la mer se creuse et le beau soleil d'Alger fait place à une brume grisâtre. Dans l'entrepont A, une femme



Casse-croûte à même le sol, vêtements accrochés aux fenêtres... Début août 1962, une famille de pieds-noirs sans domicile squatte le Grand Hôtel de Tamaris, à Bandal.

s'évanouit pour la deuxième fois depuis le matin. Elle est cardiaque. Dans l'entrepont A, tout le monde la connaît. Elle était épicière à Bab el-Oued et, depuis le départ, elle n'a pas cessé de raconter sa vie et ses malheurs à ses voisins. Ils savent que son mari a disparu. Quand elle s'est affalée contre le hublot, un petit homme à moustache s'est précipité: « Je suis médecin, dit-il, laissez-moi faire. »

Le Dr Laut, le médecin du bord, arrive avec une seringue. Il est partout, le Dr Laut, distribuant des cachets de Nautamine, faisant des piqûres, soulageant les multiples détresses de cette pitoyable cargaison humaine. Au voyage précédent, il a accouché une femme. Les deux médecins transportent sur le pont la grosse Mme Marti et lui font une injection de solucamphre.

Le soir, je les retrouve en tête-à-tête devant une bière au bar des premières. Le médecin d'Algérie regarde son verre. D'une voix monocorde, il dit à son collègue de la métropole: « Je suis parti en un quart d'heure. C'était hier... oui, hier seulement. Un musulman est venu me prévenir: « Ne sors pas de chez toi, m'a-t-il dit, ils te préparent un mauvais coup. » J'ai barricadé la porte et j'ai dit à ma femme: « Fais vite une valise, on part. » Nous sommes sortis par derrière et nous avons quitté le village en trombe. A un tournant, une bande de musulmans armés de serpes, de couteaux, de haches, nous ont arrêtés. Nous avons cru qu'ils allaient nous tuer. J'ai reconnu un ancien malade. Il a dit: « C'est le toubib, laissez-le passer. » Les plus jeunes ont proféré des menaces et nous sommes repartis. J'avais envie de pleurer. »

Le lendemain matin, les yeux lourds de fatigue, les passagers du « Ville de Marseille » rassemblent leurs bagages et montent sur le pont. Un gosse demande: « Papa, à quelle heure finit le couvre-feu? » A la vue des côtes de France, une sourde inquiétude a, sur beaucoup de visages, remplacé l'angoisse d'hier. Le gamin du lycée Bugeaud a séché ses larmes mais son regard reste grave. Debout sur le pont avant, les Tisson, les Rossi, les Simonneau et tant d'autres se demandent à cet instant quel sort les attend.

Appuyée sur la rambarde bâbord du pont A, la vieille Mme Guilloud regarde Marseille venir vers elle. Elle hoche doucement la tête et dit: « Je retournerai. » ■

Dominique Lapierre

# LA MÉMOIRE DE MATCH

Indochine, Algérie: Paris Match n'oublie rien. D'abord parce que ses reporters étaient nombreux en première ligne. Mais aussi parce qu'anonymes ou figures oubliées du conflit continuent de hanter l'imaginaire collectif. Match toujours présent.



## Leur pays, la France

Comme le relate « Mon pays, la France » (1962), livre testament du Bachaga Boualam, qui fut vice-président de l'Assemblée nationale, les descendants de harkis – ces engagés dans l'armée française pour la plupart abandonnés à leur sort à l'issue du conflit – ont vécu trop longtemps dans des camps de fortune, à Bias en Lot-et-Garonne, notamment. Tous éprouvèrent un fort sentiment de reniement. A quelques kilomètres de là se trouve Sainte-Livrade-sur-Lot qui accueillit – à titre temporaire, mais pour longtemps! – les familles des soldats vietnamiens engagés dans l'armée française en Indochine. Sur ces photos, une femme en ao dai chamarré pose devant l'autel consacré au culte des ancêtres, et un officier parachutiste, arborant béret rouge et médailles, affiche sa fidélité.

## Fille de harki

« L'Histoire, c'est l'Histoire. Même si on ne peut pas la déchirer, on peut tourner la page. » C'est par ces mots que Jeannette Bougrab, secrétaire d'Etat à la Jeunesse dans le gouvernement Fillon, est accueillie, en octobre 2011, lors d'un voyage officiel par son homologue algérien. Son père, officier harki, avait dû fuir sa terre pour échapper aux massacres. A 38 ans, des ruelles de la casbah d'Alger à la Corniche qui domine le port, elle déborde d'émotion en remontant le fil de ses racines.



## Yasmina, mannequin et infirmière du FLN

Leila Kadi, créatrice de mode, pose au Studio Mac Mahon devant des photos d'elle prises avant et pendant la guerre d'Algérie. Elle était devenue mannequin à l'âge de 18 ans, sous le nom de Yasmina Chelali, chez le couturier Jacques Esterel. Arrêtée et brutalisée alors qu'elle rendait visite à sa famille à Alger, elle ne rentre pas à Paris, choisit d'être infirmière du FLN, épouse un chef de katiba. Paris Match a publié ce reportage en septembre 1962.





## Ils n'oublent rien

La génération du feu. En octobre 2007, à l'occasion de la sortie du film « L'ennemi intime » de Florent-Emilio Siri, Paris Match réunit trois anciens combattants des « événements » d'Algérie. Michel Bugeaud, Claude Carrier et Bernard Barbesange sont la mémoire vivante d'un conflit trop souvent occulté, y compris à l'écran. Et de traumatismes longtemps niés.



## Algérie : les cimetières profanés

Nombreuses sont les voix qui s'élèvent contre la profanation des cimetières depuis le départ des pieds-noirs d'Algérie, en 1962. Un vaste plan de réhabilitation, suggéré lors de la visite officielle à Alger du président Jacques Chirac, en mars 2003, reçut l'aval de son homologue algérien Abdelaziz Bouteflika. L'Algérie compte plus de 500 sites avec des tombes d'Européens. Déjà, en 1983, notre reporter Benoit Gysembergh avait photographié ces lieux de repos éternel où pendait du linge, où des gamins jouaient au football dans les allées, où l'on cultivait des plants de tomates entre les tombes.

# REQUIEM

Que composent les numéros de Paris Match consacrés aux guerres d'Indochine et d'Algérie ? Une ode au grand reportage, à l'heure où le festival Visa pour l'image, à Perpignan, honore le photojournalisme. Ne serait-ce qu'en souvenir des envoyés spéciaux, tués ou blessés dans les rizières, dont Robert Capa, le pionnier de « la photo en première ligne ».

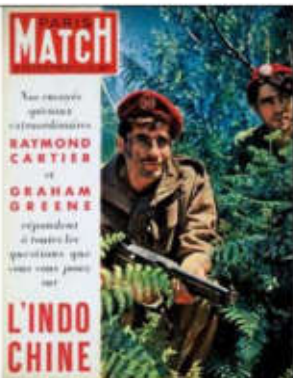
Requiem, donc, pour reprendre le titre d'un ouvrage consacré aux reporters tués lors de la guerre américaine au Vietnam. Requiem aussi pour toutes les victimes. Ici, la population civile ; au moins 100 000 villageois assassinés par le Viêt-minh, selon le général Gras, auteur d'un livre référence publié en 1992. Mais aussi 60 000 tués ou disparus au sein du corps expéditionnaire, dont 2 000 officiers. De très nombreuses pertes endeuillent les forces armées autochtones (Vietnamiens, Laotiens, Cambodgiens) luttant auprès des paras, des légionnaires et des tirailleurs d'Afrique. Lourd bilan...

Les amateurs de grands reportages aiment à plonger dans la richesse des archives de Paris Match. Les plus littéraires se jeteront sur le texte du grand dramaturge et romancier britannique Graham Greene, qui fut de nos envoyés spéciaux (N° 173). Son roman « Un Américain bien tranquille » (1955) pointe l'ambiguïté des Américains, notamment de la CIA, dans ce conflit, jusqu'à téléguider des attentats antifrançais attribués au... Viêt-minh. Cette ambiguïté atteint son paroxysme quand « Life » (4 millions d'exemplaires) attaque la France dans un reportage « fabriqué ». Les neuf envoyés spéciaux de Match, de Raymond Cartier à Claude Paillat, Jacques de Potier (qui sera blessé), Jean Roy ou Willy Rizzo, répliquent en 16 pages intenses. Aussi ce numéro 230 (15 août 1953), croisant le fer « contre la mauvaise foi », est-il un collector unique en son genre.

Les collections se constituent par affinités : ici, les Bérêts rouges sous la corolle des parachutes blancs ; là, Geneviève de Galard, héroïne de Diên Biên Phu ; le fils de Lattre tombé au front ; Salan inspectant les lignes au Tonkin... Chaque numéro a sa cote. Sites spécialisés et bouquinistes en perpétuent la légende.

On retrouve Salan en Algérie (comme Bigeard, toutes décorations pendantes). Il salue au côté de De Gaulle, dont il a lancé le nom depuis le Forum d'Alger (13 mai 1958) avant de créer l'OAS ! Baroud pour l'Algérie française (les barricades), tragédie de la rue d'Isly, exode des pieds-noirs (soit 1/10<sup>e</sup> de la population) jalonnent l'actualité d'une guerre cruelle, qualifiée de « sale guerre » suite à l'engrenage de la torture. L'heure des bilans tourne à la comptabilité macabre : de 25 000 à 30 000 soldats français y perdent la vie. Les pertes algériennes sont généralement estimées à 250 000, un chiffre gonflé ou atténué selon les sources. Combien de harkis sont morts, soldats supplétifs abandonnés et massacrés après l'indépendance (juillet 1962) ? On évoque de 30 000 à 100 000 victimes. Parfois plus ! Le syndrome de « la grande muette » entretient un flou pernicieux. ■

Patrick Mabé



# Offrez-vous l'histoire de Paris Match !

VENTE EXCEPTIONNELLE DE NOS PLUS BELLES PHOTOS

sur le site [parismatch.com](http://parismatch.com), rubrique **Boutique Photos**

**Commandez  
vos tirages  
à partir de 89€**





**EXPOSITION**

**LE SAILLANT**

1914-1918

**DE SAINT-MIHIEL**

**DE L'OCCUPATION À LA LIBÉRATION**

**ENTRÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE BÉNÉDICTINE**  
8 RUE DU PALAIS DE JUSTICE 55300 SAINT-MIHIEL

